
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HISTOIRE
DE
SAINTE ÉNIMIE

VIERGE MÉROVINGIENNE
FONDATRICE D'UN MONASTÈRE ROYAL
EN GÉVAUDAN
AU COMMENCEMENT DU VII^e SIÈCLE

Par M. l'abbé JORY,
CHANOINE HONORAIRE, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Ouvrage approuvé par M^{gr} l'Évêque de Mende

MENDE
H. MASSEGUIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
10, rue Notre-Dame.

1873.

481

HISTOIRE
DE
SAINTE ÉNIMIE

MEUDE, IMPRIMERIE C. PRIVAT, RUE BASSE, 5



HISTOIRE
DE
SAINTE ÉNIMIE

VIERGE MÉROVINGIENNE
FONDATRICE D'UN MONASTÈRE ROYAL
EN GÉVAUDAN
AU COMMENCEMENT DU VII^e SIÈCLE

Par M. l'abbé JORY, /6
CHANOINE HONORAIRE, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Ouvrage approuvé par M^{gr} l'Évêque de Mende

MENDE
H. MASSEGUIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
10, rue Notre-Dame.

1873.



Mende, le 20 septembre 1872.

MONSEIGNEUR,

Vous avez bien voulu me confier le soin d'écrire
l'Histoire de sainte Enimie.

Aujourd'hui que l'œuvre est terminée, je viens la déposer à vos pieds comme un juste hommage de respect, de reconnaissance et de dévouement filial.

Je suis avec vénération,

Monseigneur,

de votre Grandeur,

le serviteur très-obéissant,

EUG. JORY.

APPROBATION.

NOUS EVÊQUE DE MENDE, après avoir pris connaissance de l'Opuscule intitulé: *Histoire de sainte Enimie*, par M. l'abbé Jory, missionnaire du diocèse, l'approuvons et le recommandons, comme très-propre à entretenir et à ranimer de plus en plus la précieuse dévotion à cette sainte-fille des rois, descendue si généreusement des marches du Trône, pour se vouer à une vie pénitente et mortifiée, et aller s'ensevelir dans la solitude avec Jésus, son Epoux crucifié.

Ces exemples, si beaux et si touchants par eux-mêmes et par le charme qui s'y attache, comme par celui du livre qui nous en retrace le tableau d'une manière si attrayante, sont d'autant plus utiles et plus nécessaires de nos jours, qu'on y compte en plus grand nombre ceux que le saint Apôtre appelait en pleurant *les ennemis de la Croix de Jésus-Christ*.

Puissent de pareils exemples engager les âmes généreuses à marcher, sur les traces de la Vierge royale, et sur les pas de l'Agneau, à la conquête du Royaume des Cieux.

Il seront, nous aimons à l'espérer, d'autant plus puissants et plus efficaces, qu'ils nous viennent d'une noble enfant de la France, de la famille de nos rois ; et c'est dans nos heureuses contrées que la Vierge prédestinée avait choisi, pour sa vie angélique, l'asile béni qui devait être pour elle le parvis du Ciel.

Daigne le Seigneur, bénir le pieux auteur avec son ouvrage, aimable fleur, déposée sur l'autel de notre céleste Protectrice.

Mende, le 28 septembre 1872.

† JEAN-A.-MARIE, *Evêque de Mende*.

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE SAINTE ÉNIMIE



I

Dans le diocèse de Mende, connu autrefois sous le nom de Gévaudan, on rencontre sur les rives du Tarn, une petite ville appelée Sainte-Enimie. Elle est assise au fond d'un val étranglé entre deux *causses* (1) qui le contournent et le

(1) C'est le nom donné dans quelques départements à des plateaux calcaires, élevés et la plupart du temps très-arides, situés entre deux rivières.

rendent plus semblable à un puits qu'à une vallée ; mais quelque déshérité qu'il soit de la nature, ce sol pierreux s'améliore chaque jour sous la main intelligente des habitants du pays. Avec une audace et une constance prodigieuses, ils profitent du moindre pli de rocher, de la moindre crevasse pour y transporter, souvent sur leur dos, un peu de terre végétale destinée à nourrir quelque arbre fruitier ; et, au premier signal du printemps, les amandiers, les cerisiers, couronnent de leurs fleurs blanches ou roses les aspérités les plus rocailleuses de ces pentes abruptes.

Faut-il s'étonner que ces vigneron intrépides aiment leur sol natal, après l'avoir ainsi transformé, et même créé, en quelque sorte, en l'arrachant de vive force aux mains d'une nature très-avare pour eux ? Aussi lorsque du milieu de la hauteur qui s'élève à l'Occident, on abaisse la vue, non sans vertige, vers le fond de leur vallée, l'œil embrasse un paysage des plus pittoresques. A gauche vers le Nord, sur le coteau rocheux qui domine la source de Burle, se dressent les ruines d'un ancien monastère dont la

façade restée debout, semble protéger encore la petite ville bâtie à ses pieds et trop souvent à ses dépens. Vis-à-vis, on aperçoit le Tarn qui s'avance vers vous, traînant ses flots avec lenteur sur un lit de sable démesurément élargi par les inondations; parvenu en face d'un magnifique pont à cinq arches plusieurs fois séculaires, il paraît s'arrêter avec complaisance autour d'un rocher taillé à pic comme une forteresse, puis coulant silencieux sous les vieilles arcades, il vient caresser mollement le pied de la montagne. Sur ces rives étroites on voit peu de prairies, mais des vignes nombreuses étalant jusqu'à mi-côte leurs pampres fertiles, encadrent dans une riante verdure les habitations qui semblent enfouies au-dessous d'elles.

Très-fiers de leur vallée au point de vue du site, les enfants de Sainte-Enimie parlent avec non moins de satisfaction des antiques souvenirs qui s'y rattachent. Tout chez eux garde l'empreinte du passage de la Bienheureuse dont leur ville porte le nom. Si, tourné vers l'Occident, vous leur demandez ce qui se cache derrière cette muraille blanche et arrondie, attachée comme

un nid d'hirondelle au flanc d'une roche gigantesque, ils répondent : *C'est le lit de la* » *Sainte.* » Là se trouve une grotte où sainte » Enimie a passé la plus grande partie de sa vie » pénitente. Ce n'est pas la seule, ajoutent-ils, » que notre bienheureuse ait consacrée par » sa présence ; » et, en achevant ces mots, ils montrent au Nord-Est de la ville, derrière les rochers de Castel-Merlet, une autre caverne qui s'appelle « *La chaise de sainte Enimie.* » C'était là pour leur patronne un but de promenade solitaire ; Elle allait quelquefois s'y asseoir durant le jour, pour méditer. En vous conduisant sur le vieux pont aussi hardi que solide, dont nous avons déjà parlé, ils affirment avec la même assurance, mais avec moins de raison (1), que

(1) Le pont actuel a été construit aux frais des états du pays, ce qui n'infirme en rien la tradition d'après laquelle sainte Enimie aurait, elle aussi, fait construire un pont sur le Tarn. Dans ce cas le pont actuel aurait remplacé les constructions de la Sainte ruinées par le temps ou par quelque autre cause inconnue.

sainte Enimie l'a fait bâtir. Ils n'attribuent pas une autre origine au couvent dont on aperçoit les ruines majestueuses au Nord de la ville. Pour eux, tout ce qui, dans leur vallon, offre quelque intérêt au voyageur date certainement du temps de sainte Enimie.

Quelle est donc cette femme dont le nom est écrit en quelque sorte sur toutes les pierres de la vallée ? Est-ce au sein de ces gorges profondes qu'elle a reçu le jour ? Si affirmatifs qu'ils se montrent sur toutes les autres, les saint Enimiens répondent toujours négativement à cette dernière question, et, depuis de longs siècles, leurs pères ont proclamé comme eux l'origine étrangère de leur glorieuse patronne.

« Nous avons appris de nos ancêtres, disent-ils, » que la fille d'un très-ancien roi de France, » appelée Enimie, vint se baigner dans la » source de Burle pour y chercher un remède à » la lèpre dont elle était couverte. Après avoir » obtenu sa guérison elle essaya vainement de » regagner la cour de son père ; à chaque » nouvelle tentative pour s'en retourner, la » princesse fut reprise du même mal. A la

» seconde rechute Enimie devina ce que le
» Ciel attendait d'elle, et se fixant pour le reste
» de ses jours auprès de la fontaine de Burle,
» elle y fit bâtir un couvent. »

Quoiqu'il en soit de ces traditions orales, les titres mêmes du monastère dont elles nous révèlent l'origine les confirment, car il a toujours joui du titre et des prérogatives des monastères royaux. Un autre fondement solide que peut invoquer à son appui cette croyance populaire, c'est le culte rendu de temps immémorial à la vierge Enimie et approuvé récemment encore par la sacrée Congrégation des rites ; les monuments liturgiques de ce culte sont d'accord à peu-près en tous points avec les traditions locales.

Néanmoins à l'aide de ces seuls monuments on ne pourrait guère assigner une date même approximative à la naissance de notre Bienheureuse et à son arrivée dans le pays des Gabales, si nous n'avions à notre disposition deux anciens manuscrits qui nous donnent sur l'origine de sainte Enimie, sur sa jeunesse, et

sur toute sa vie, les plus précieux détails (1).

Ce sont :

1° *Un poème en langue provençale du XIII^e siècle*, composé par Bertrand de Marseille, d'après les renseignements historiques fournis par un prieur de Sainte-Enimie, ami du poète. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Il a été plusieurs fois imprimé. Nous avons sous les yeux l'édition de Berlin (1857).

2° *Un manuscrit du XIV^e siècle*, qui se trouve à Paris à la bibliothèque nationale et qui porte les armes de la maison royale de France et de celle de Châteauneuf-Randon.

Il contient : 1° l'office entier de la Sainte noté ; 2° Une vie assez longue ; 3° L'histoire de l'invention du corps de sainte Enimie ; 4° Le

(1) M. Boussac, curé de Sainte-Enimie, a eu l'obligeance, par l'intermédiaire de Monseigneur l'Evêque de Monde, de nous communiquer ces deux sources de documents, qu'il tenait lui-même de M. l'abbé Jérôme Charbonnel.

récit d'un grand nombre de miracles ; 5° Deux autres abrégés de la première vie par deux auteurs différents, et un petit poème en vers hexamètres et pentamètres.

A ces documents on peut ajouter plusieurs titres non moins anciens des archives Gévau-danaises qui attribuent également à notre Sainte une origine royale et Mérovingienne. L'erreur historique contenue dans ces écrits divers au sujet du nom du père de sainte Enimie ne prouve rien contre l'authenticité des autres faits qu'ils racontent, 1° parce qu'on découvre souvent de semblables méprises dans des récits reconnus d'ailleurs très-véridiques ; 2° parce que cette erreur est suffisamment redressée par le contexte même ; 3° parce qu'il est facile de l'expliquer, si l'on se souvient de la méthode d'abréviation alors en usage pour écrire les noms propres. Les documents primitifs sur lesquels ont travaillé les auteurs dont nous parlons, désignaient probablement le père de notre Sainte par le mot abrégé Clo^{us}. Ceux-ci, peu au courant de l'histoire profane auront lu Clodoveus au lieu de

otarius (1). En dehors de ces monuments
caux, les chroniques générales ne disent rien
sainte Enimie ; mais, on ne s'étonnera pas
ce silence pour peu qu'on connaisse les pro-
ades ténèbres qui enveloppent l'histoire de la
nastie Mérovingienne au commencement du
ptième siècle. Saint Grégoire de Tours n'était
is là pour nous transmettre les merveilles de
vie de notre Bienheureuse, et les- quelques
ails authentiques parvenus jusqu'à nous sur
s saints personnages de cette époque si obs-
re de notre histoire, sont presque toujours
mpruntés à des monographies purement lo-
ales. Il ne faudrait pas oublier non plus qu'il
très-rare de rencontrer dans les chroniques
ce temps la moindre nomenclature des
ncesses royales. Comme la loi salique excluait

1) M. l'abbé J. Charbonnel a résolu de la manière
aus satisfaisante cette difficulté, comme aussi celle qui
atache au nom de saint Ilère, dans une solide disser-
on publiée dans le Bulletin de la Société d'agricul-
e de la Lozère.

les femmes de la succession à la couronne, l'histoire de cette époque laisse dans l'oubli jusqu'à leurs noms ; combien de fois elle ne songe même pas à faire mention des épouses légitimes de nos premiers rois (1).

II

Qu'il nous soit permis de dire un mot, maintenant, de la manière dont nous avons procédé dans notre travail. Trois modes différents d'écrire l'histoire de notre Sainte s'offraient à nous :

1° Donner un simple abrégé de cette vie.

(1) Nous serions beaucoup plus riches en documents historiques sur la vie de sainte Enimie, si les archives du couvent n'avaient pas été détruites, une première fois avant le X^e siècle, et plus tard sous la révolution de 93. Cette dernière fois les papiers et titres du couvent servirent, dit-on, à entretenir pendant trois jours le feu allumé pour anéantir les objets du culte catholique. (Hist. du Monastère de Sainte-Enimie par M. André, archiviste de la Lozère).

C'est ce qu'on déjà fait le P. Dominique de Jésus dans sa Monarchie sainte; M. l'abbé J. Charbonnel, dans les petits Bollandistes (5 octobre); M. l'abbé Pascal, dans sa courte *histoire de sainte Enimie* (1858); l'auteur anonyme de *l'abrégé de la vie de sainte Enimie* (1858). A vouloir s'en tenir là, il eût suffi de reproduire l'un de ces opuscules : nous n'avons pas la prétention de faire mieux en ce genre. Mais un abrégé de la vie de sainte Enimie, sur laquelle il reste déjà si peu de détails, ne répondait pas aux désirs souvent manifestés, de connaître plus amplement l'histoire de cette vertueuse princesse.

2° Fondre ensemble les anciens manuscrits, mais en les traduisant à la lettre sans ajouter un mot (1). Ce deuxième mode nous avait séduit de prime-abord comme étant de beaucoup le

(1) C'est ce qu'a fait d'une manière on ne peut plus exacte M. l'abbé Boussac, curé de Sainte-Enimie, qui a bien voulu nous communiquer le résultat de son travail consciencieux.

plus facile ; mais nous avons bientôt compris qu'en nous en tenant là, nous enlevions à l'histoire de notre Sainte tout l'agrément que possède la narration latine. Le génie de notre langue est bien différent de celui de la langue de Jules César et de Tacite. Ces historiens disent souvent en quelques mots ce qui comporterait en français des pages entières de développements. Nous sommes loin de comparer à ces hommes de génie les biographes latins de notre Bienheureuse ; Ceux-ci se montrent quelque fois assez prolixes sur certains détails qui demanderaient moins de paroles. Mais aussi, la plupart du temps, ils se contentent d'indiquer ou bien même ils sous-entendent ce qui, un peu plus développé, aurait pu devenir intéressant. Cette considération nous a donné lieu de croire qu'il serait préférable de sortir des limites étroites d'une simple traduction.

Néanmoins, nous n'aurions peut-être pas osé prendre sur nous de nous arrêter à ce troisième mode, si nous n'avions lu dans la préface de l'histoire de sainte Cécile par D. Guéranger, les lignes suivantes : « Une traduction pure et

» simple de son récit (de l'historien primitif)
» n'eut pas rempli notre but qui était de faire
» complètement connaître sainte Cécile. Il nous
» a semblé que le biographe d'un saint avait
» les mêmes droits que tout autre historien, et
» qu'il n'exagérait point son rôle, si quelque
» fois, au défaut des renseignements positifs,
» il suppléait à l'aide d'une vraisemblance jus-
» tifiée par les monuments. » Un peu plus loin
le même écrivain ajoute : « La narration de
» l'historien primitif laissant à désirer sous le
» rapport de l'enchaînement et de l'explication
» des faits, nous n'avons d'autre mérite que
» d'avoir essayé de la poser dans des conditions
» intelligibles, pour ceux que la simple traduc-
» tion des textes originaux avec leurs lacunes
» et leur facture souvent inculte, ne pouvait
» intéresser. » Encouragé par l'exemple de
l'illustre auteur des Institutions liturgiques,
nous avons entrepris d'ajouter au récit des bio-
graphes de notre Sainte, non pas assurément
des faits nouveaux, ce serait une imposture,
mais de courtes réflexions historiques ou mo-
rales, de légers développements contenus en

germe, ou seulement indiqués à un esprit attentif, dans les pièces originales.

III

Malgré tous nos efforts pour donner de la vie à cette histoire, et la présenter d'une manière intéressante, on trouvera peut-être qu'elle manque de ces détails piquants, de ces petits faits qui donnent de la couleur au récit. On voudra bien alors se souvenir que si la probité de l'historien l'autorise à semer son œuvre de réflexions conformes au sujet, et d'y joindre des développements véridiques, elle lui défend d'inventer aucun fait ni même aucune parole qui ne soit au moins sous-entendue ou supposée dans les documents primitifs.

Quelques lecteurs nous adresseront peut-être un reproche contraire. La plupart des faits reproduits dans cette histoire étant miraculeux, courent le risque de scandaliser ce dangereux penchant au naturalisme, qui domine souvent dans notre siècle les esprits mêmes les moins hostiles à la religion. Pourquoi ne l'avouerions-

nous pas ? Avant de nous livrer à l'étude consciencieuse, à la quelle ont daigné nous inviter de hauts et bienveillants désirs qui seront toujours pour nous des ordres, nous avons craint un moment de ne pouvoir admettre dans son intégrité la légende de sainte Enimie. Mais ce qui nous avait un peu surpris de loin n'a fait que nous attirer de plus en plus vers notre Sainte lorsque nous l'avons étudiée de près. Il nous a été facile de voir qu'il n'y a rien dans son histoire qui dépasse les prodiges relatés d'ordinaire dans la vie de saint la plus authentique. Ce qui étonne surtout dans la biographie de notre Bienheureuse, c'est le fait d'une princesse royale venant guérir de la lèpre et terminer sa vie au fond d'une vallée sauvage du Gévaudan. Mais pour peu qu'on étudie les traditions et les monuments locaux relatifs à sainte Enimie, il faut admettre ce fait ou bien nier toute certitude historique.

Aussi bien ne serait-il pas impossible de découvrir une des raisons providentielles qui expliquent, peut-être, l'héroïque immolation à la quelle semble condamnée notre Bienheureuse.

Elle était de cette race mérovingienne, de la laquelle le souvenir récent des désordres et des crimes de Chilpéric réclamait une éclatante expiation. Il est vrai qu'au moment où la reine Frédégonde rivalisait avec son époux d'audace et de cruauté sacrilèges, une autre reine, la veuve de Clotaire I^{er}, la digne belle-fille de sainte Clotilde, sainte Radegonde, ne cessait d'offrir au Seigneur, pour expier tant de forfaits, les effrayantes austérités de sa vie angélique. Mais le Ciel voulut sans doute une autre victime, une victime plus pure encore, puisque aux mêmes vertus et à la même vie, pénitente, celle-ci vint ajouter le lis sans tache de la virginité. D'ailleurs la pieuse fille des rois de Thuringe n'avait pas à expier les crimes d'une race qui n'était pas la sienne. Devenue presque par force l'épouse de Clotaire I^{er}, Radegonde ne lui donna aucun enfant; et son royal époux ayant bientôt compris qu'elle était née pour d'autres noces que celles de la terre, consentit, quoique à regret, à la laisser s'unir pour toujours au fiancé divin qui l'appelait dans le cloître. Notre Sainte au contraire a pu s'immoler en holocauste pour

les crimes de sa propre famille, car elle était du sang même de Frédégonde et de Chilpéric. Or, cela supposé, quel pays était capable autant que le désert où elle vint s'ensevelir, d'arracher Enimie aux plaisirs terrestres, et de favoriser son immolation de tous les jours ? Au reste il s'agit ici d'un fait surnaturel qui s'impose par cela seul qu'il est le produit de la volonté divine, et loin de nous la prétention ridicule de vouloir en quelque sorte donner raison à la Providence, elle se passe bien de notre appui. Nous avons voulu simplement signaler un des côtés providentiels qu'il nous semble entrevoir dans l'histoire de notre Bienheureuse.

Puissent les bonnes âmes qui liront cette vie éprouver les mêmes impressions douces et pieuses que nous avons goûtées en l'écrivant ! Puissent-elles, y puiser la résolution de marcher, de plus en plus fidèles, sur les traces d'une aussi admirable Vierge ! Lorsqu'il opère de telles merveilles dans les saints, Dieu ne songe pas uniquement au bien spirituel de ces amis privilégiés. Son regard paternel se reporte en même temps sur nous, et quoique dans la dis-

tribution de ses grâces les parts ne semblent pas toujours égales, nous pouvons tous profiter de cette inégalité même. La puissance des forts vient en aide à la faiblesse des petits, la vertu des uns excite l'émulation des autres, et, grâce à d'éclatants exemples, des hommes qui n'auraient peut-être pas osé tout seuls viser au simple devoir, atteignent quelquefois les degrés les plus sublimes de l'héroïsme chrétien. Ne nous plaignons donc pas de ces supériorités morales qui sont loin d'être écrasantes comme celles du monde : celles-là nous montrent d'autant mieux le chemin que leur vif éclat les fait mieux apercevoir. Ce sont des phares élevés par la main de la Providence sur le rivage de la patrie pour nous signaler les trop nombreux écueils qui se cachent sous les flots, et nous conduire plus sûrement au port. Ce sont des modèles : suivons généreusement le chemin où brillent encore les traces glorieuses de leurs pas ; c'est l'unique moyen de partager un jour leur immortelle récompense.

Mende, le 2 juillet 1872, fête de la Visitation de la Très-Sainte Vierge.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉNIMIE

CHAPITRE PREMIER

naissance de sainte Enimie. — Ses premières vertus.
— Elle fait vœu de virginité. — Sa piété dans les
églises. — Sa charité pour les pauvres et les malades.

Pour être admirable dans les saints, Dieu
a pas besoin de placer leur berceau dans
les palais des rois. Un seul rayon tombé de
sa main sur le front du plus petit d'entre

les hommes, y fait briller une auréole devant laquelle les potentats eux-mêmes sont forcés de s'incliner. Mais si l'auréole de la sainteté se passe facilement des splendeurs d'une naissance illustre, il n'en est pas moins vrai qu'elle leur emprunte une gloire de plus : celle d'avoir triomphé du monde au cœur de son empire, et là où il se montre le plus fort. Il est beau de mépriser, même de loin, les joies et les honneurs frivoles de la terre ; mais il est plus glorieux encore de les savoir fouler aux pieds lorsqu'ils accourent d'eux-mêmes au-devant de nos désirs.

Ce fut la gloire de la sainte dont nous allons raconter la vie. Ses plus anciens biographes s'accordent à lui donner pour frère Dagobert I^{er} (1), d'où il suit naturellement qu'elle était fille de Clotaire II, dit le Jeune. Clotaire ressembla beaucoup plus à Clovis I^{er}, son bisaïeul, qu'à Chilpéric, son père. C'était, d'après les anciennes chroniques, « un prince instruit dans les lettres, craignant Dieu, très-généreux envers les pauvres, les églises et le clergé..... » Dans la cour de ce

(1) Le Dagobert dont il est plusieurs fois question dans nos deux plus anciens manuscrits, est évidemment celui que l'histoire a surnommé *Prædoreliquiarum*, et par conséquent le même que Dagobert I^{er}.

prince, la reine Bertetrude (1) donna le jour à une fille qui reçut au saint baptême le nom d'Enimie (2). Lors de la naissance de cette royale enfant, quinze années, ou environ, s'étaient écoulées depuis que sainte Radegonde, en 587, avait doucement fermé les yeux, à Poitiers, au milieu des regrets et des larmes de deux cents religieuses qui l'appelaient leur mère.

Enimie montra de bonne heure qu'elle voulait marcher sur les traces de son illustre devancière. Selon le langage d'un ancien biographe de notre sainte, on eût dit qu'elle comprenait dès le berceau, « que la doctrine chrétienne est la mère de la foi, le soutien de l'espérance, la règle des mœurs,

(1) Les historiens n'étant pas d'accord sur le nom de la mère de Dagobert 1^{er} (Mabillon, *Ann. Bened.*); nous ne surprendrons personne en disant que la même incertitude s'attache au nom de la mère de notre sainte. Plusieurs biographes l'appellent Astorge; mais comme, selon les mêmes auteurs, Enimie avait encore sa mère au moment où elle fut frappée de la lèpre, nous avons cru devoir nous arrêter au nom de Bertetrude, épouse légitime de Clotaire II, encore vivante à l'époque de la vie de notre bienheureuse où celle-ci fut atteinte de sa cruelle maladie.

(2) *Enimia*, quelquefois *Eremia*, et aussi *Emmia*, a est venu peut-être le nom d'Emma.

la gardienne de l'innocence, le chemin du salut, la loi de la vertu, et le moyen de s'unir à Dieu pour l'éternité (1). »

Dès que l'âge lui permit de goûter avec plus de fruit les divins enseignements renfermés dans la sainte Ecriture, elle s'appliqua à cette étude avec une piété, une ardeur vraiment extraordinaires. Un de ses historiens raconte qu'elle méditait surtout avec délices ce passage du Livre inspiré : « Heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu ; heureux le peuple qu'il a choisi pour son héritage (2). »

Cette parole était alors d'une application facile à la nation des Franks, miraculeusement arrachée au paganisme, et préservée d'une façon non moins étonnante de l'hérésie arienne. Environné de païens et d'hérétiques, ce noble peuple pouvait déjà prendre pour armes et pour devise un lis avec cette inscription sacrée : « *Sicut lilium inter spinas* ; comme un lis au milieu des épines. »

On ne manqua pas, sans doute, de faire remarquer à notre jeune princesse cette glorieuse prérogative de sa nation. Mais déi^a

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

(2) *Ibid.*, 2^a Vita.

son cœur donnait aux paroles que nous avons citées une autre interprétation plus personnelle et plus intime. En voyant germer un peu partout les épines que les cours des rois savent si bien semer sur les pas des âmes innocentes, Enimie n'en comprenait que davantage combien il est doux d'appartenir à Dieu et à lui seul, sans trouble, sans partage, sans préoccupations mondaines. De bonne heure elle avait prêté l'oreille à l'appel du céleste époux, et son cœur s'était empressé de répondre par la promesse irrévocable de n'avoir jamais d'autre époux que lui (1).

A partir de ce jour, sa foi ne cessa de lui montrer dans la patrie des anges ces multitudes de vierges qui « suivent l'Agneau partout où il va, » et ses jeunes pas s'attachèrent avec une nouvelle ardeur à ne jamais quitter le chemin des préceptes et des conseils évangéliques. « Rose au milieu des épines, » selon la comparaison d'un autre historien, pour se dérober à leurs piquants, elle s'efforçait de monter et de croître du

(1) « Talibus exhortationibus velut divinis invicem consonantibus oraculis animata..... virginitatem suam tenore perpetuo Deo devovit. » (2^a Vita. Manuscrit de la Bibl. nat).

côté du ciel. Elle s'élevait de plus en plus par la prière, par la pureté, par la pénitence, et surtout par la fréquentation des sacrements. Parvenue à cette hauteur, Enmie put bientôt traverser avec indifférence les fêtes les plus enivrantes; et tandis que le monde chantait et s'amusait bruyamment autour d'elle, son âme, comme celle de sainte Cécile, offrait au Seigneur un cantique bien différent de ceux qui frappaient son oreille. Son pieux langage reproduisait, presque à la lettre, la prière si connue de la vierge-martyre : « Que mon cœur et mes sens demeurent toujours purs, ô mon Dieu ! que ma vertu ne souffre point d'atteinte (1). »

C'est ainsi qu'elle vivait au milieu du monde sans lui appartenir, « allant puiser au ciel les eaux divines, seules capables d'éteindre en son cœur l'étincelle des passions naissantes (2). » Mais plus elle s'efforçait de fuir les yeux du monde, plus la cour admirait la pudeur angélique de son regard, la gravité simple et modeste de sa démarche, la sincérité non moins que la sage réserve de son langage.

(1) Office de sainte Cécile.

(2) Paroles d'un historien de notre Sainte. (Manuscrit de la Bibl. nat.)

Ce n'est pas que l'humble vierge cherchât dans l'admiration dont elle était l'objet la récompense de sa vertu ; elle visait plus haut. Si elle eût borné là son ambition, qui nous dit d'ailleurs que le monde l'aurait satisfaite ? Même quand on aspire à gagner l'estime des hommes, le meilleur moyen de réussir n'est pas toujours de la poursuivre en s'abandonnant aux dangereux calculs de la vanité.

Sans parler de cette modestie angélique dont elle ne se dépouilla jamais, notre jeune sainte, pour échapper le plus souvent possible aux séductions de la cour, mit en œuvre deux grandes ressources : la visite des églises et le soin des pauvres.

A cette époque, les rois Franks avaient déjà dans leur palais un oratoire où ils entendaient la messe. Dans celui de Clotaire, outre la sainte Eucharistie, on conservait précieusement une relique du saint le plus vénéré de tout le moyen-âge, la petite cape de saint Martin (1). Enimie passait dans cette chapelle ses plus doux moments. A genoux

(1) D'après le savant cardinal Pitra, ce serait même de ce précieux trésor, considéré par nos premiers rois comme une sorte de palladium sacré, que viendrait le nom de chapelle (*capella*, petite cape).

sur les dalles du sanctuaire, joignant ses mains innocentes, elle demandait au divin époux qu'elle avait choisi la grâce de lui appartenir toujours de plus en plus. Souvent elle entraînait à sa suite un essaim de jeunes filles, ses compagnes, pour aller, loin du palais, visiter d'autres églises et entendre la parole de Dieu (1). Elle s'attachait de préférence à celles des monastères. Le concert de ces voix graves et solennelles, chantant en chœur les louanges divines, ne pouvait qu'avoir pour elle un charme indicible. Son cœur, doucement ému, portait une sainte envie aux âmes volontairement séparées du monde. Que n'eût-elle pas donné, dès-lors, pour acquérir le droit de mener avec elles une vie solitaire et pénitente ?

Mais la royale vierge ne se contenta pas de visiter les sanctuaires où sa foi lui révélait la présence réelle du céleste époux. Le souvenir des exemples de sainte Radegonde était encore trop récent dans la cour de Clotaire, pour que Enimie ne songeât pas à les imiter dans les moindres détails. On la vit donc souvent occupée, elle aussi, à entrete-

(2) « Cùm ad templorum oracula sæpius discurreret..... » (1^a Vita. Man. de la Bibl. nat.)

nir la propreté de la maison de Dieu. Elle se plaisait à nettoyer les autels, à les parer, à y déposer de riches offrandes, et lorsque les dons précieux lui faisaient défaut, elle ornait du moins le sanctuaire des fleurs les plus belles que ses doigts avaient pu cueillir.

En ce temps de foi généreuse, nul ne songeait à juger indignes du sang royal ces pieuses et modestes fonctions ; car le Christ était le véritable roi des Franks, et ceux-ci ne voyaient dans leurs autres souverains que les lieutenants couronnés du Roi des rois. On n'avait pas encore appris non plus à regarder d'un œil jaloux les sacrifices accomplis pour l'ornementation des temples sacrés et la pompe de leurs cérémonies : les églises formaient au grand Monarque autant de palais où chacun, même le plus pauvre, ayant toujours sa place libre, se considérait comme chez soi, et vénérait dans tout bienfaiteur de la maison de Dieu, un bienfaiteur de sa propre maison.

Le culte de notre jeune "princesse envers Jésus-Christ et envers les saints n'avait de comparable que sa charité pour les pauvres, ou plutôt ce n'était là pour elle que l'épanouissement d'un seul et unique amour. Elle avait déjà lu et goûté la parole du Maître

divin ; « Ce que vous ferez en faveur du plus petit de mes disciples, je le regarderai comme fait à moi-même. » C'est donc le Christ, son divin époux, qu'elle voyait et qu'elle aimait dans la personne des malheureux ; aussi, l'une de ses récréations les plus douces était de leur faire l'aumône. Non-seulement elle les accueillait avec bonté lorsqu'ils se présentaient d'eux-mêmes, mais encore, selon la coutume de ce temps, touchante imitation de l'exemple du Sauveur, elle ne dédaignait pas de leur laver les pieds, de les servir à table (1) ; et lorsque le vestibule du palais ne lui offrait aucun de ces infortunés, elle s'en allait, dehors, chercher un peu partout des membres souffrants de Jésus-Christ.

A la voir passer au milieu de ses compagnes, vêtue d'une simple robe de laine, sans le moindre bijou ni aucun de ces ornements dont les jeunes filles aiment tant à se parer, qui eût songé à saluer la fille du roi, si l'on n'avait connu les pieuses industries de sa charité ? Mais ces joyaux précieux qu'on eût cherchés vainement sur la jeune princesse, le peuple savait bien où elle les avait dépo-

(1) 1^a Vita. (Manuscrit de la Bibl. nat.)

sés. Si grande que fût la générosité de Clo-
taire envers les pauvres, quelques ressources
qu'il mit à la disposition de sa fille pour ses
pieuses largesses, celle-ci, paraît-il, les
avait bientôt épuisées. Que faire alors pour
accroître le budget destiné aux bonnes œu-
vres ? Sa bourse étant vide, la sainte avait
recours à sa garde-robe. Elle donnait ce qu'il
y avait de plus précieux, en commençant
par les bijoux (1); elle trouvait dans un tel
sacrifice un double avantage : d'abord le
soulagement des malheureux, ensuite la sa-
tisfaction qu'une mise plus simple ménageait
à sa modestie. Le roi et la reine, qui, la
veille peut-être, l'avaient couverte d'étoffes
brillantes et de pierreries, la voyant repa-
raître le lendemain sans autre ornement que
sa modestie virginale, lui adressaient de
doux reproches. Enimie avouait, en rougis-
sant, la faute qu'elle avait commise ; elle en
obtenait le pardon en promettant d'être plus
sage ; mais, entraînée par le tendre pen-
chant de son cœur, et connaissant du reste
les sentiments généreux de son père et de sa

(1) « Aurum, gemmas, monilia..... et hujusmodi re-
rum utensilia quibus amat coli mulierum forma nobilium,
usibus pauperum publicavit. » (2^a Vita. Ibid.)

mère, elle retombait bientôt dans son même péché.

Elle ne se contenta pas de se dépouiller de ce qu'elle avait de plus précieux pour secourir les indigents : ses historiens nous la montrent, dans ses courses de charité, faisant de ses mains royales le lit des malades abandonnés, et pansant elle-même leurs plaies les plus dégoûtantes. Ils ajoutent qu'à l'exemple de sainte Radegonde, elle allait au-devant des lépreux, et, méprisant toutes les précautions usitées à leur rencontre, elle leur témoignait d'autant plus de tendresse qu'ils étaient d'ailleurs plus délaissés (1). C'est ainsi qu'elle échappait au monde, et qu'elle fuyait ses délices, pour aller chercher Jésus partout où la foi lui révélait sa présence adorée.

- (1) « Als malautes fasia lieths,
 « Et aquo era sos delieths.
 « Lo clop, lo ceq et lo-lebros
 « De calque malautia fos
 « Aque banhava et colgava
 « E sos malauechs li curàva. »

(Poème de Bertrand de Marseille.)

CHAPITRE DEUXIÈME

Les parents de sainte Enimie veulent la marier. — Sa généreuse résistance pour demeurer fidèle à son vœu de virginité.

Nous nous sommes attaché jusqu'ici à dépeindre ce que l'on cherche avant tout dans les saints : la beauté morale. Cependant on peut appliquer à la beauté physique ce que nous avons dit des splendeurs d'une naissance illustre. Si ce don corporel n'ajoute rien par lui-même à la gloire des bienheureux, il n'en est pas moins vrai qu'il est souvent un doux reflet de leur beauté intérieure, et qu'il suppose en eux un mérite de plus : le mérite assez rare de ne l'avoir pas fait servir aux périlleux triomphes de la vanité. Voilà pourquoi les agiographes se complaisent à nous faire admirer dans les saints une harmonie parfaite entre les qualités de leur âme et celles de leur corps ; ils se souviennent que Jésus fut appelé « le plus beau des enfants des hommes , » et que l'art et la foi

nous représentèrent toujours Marie comme le type et l'idéal de la véritable beauté virgine.

Le Ciel ne refusa pas à notre bienheureuse ces avantages physiques qui manquèrent rarement aux vierges honorées par l'Eglise. Toute resplendissante aux yeux de Dieu du rayonnement de sa chasteté, de son humilité, de sa charité, elle brillait devant les hommes de tout l'éclat des charmes extérieurs. Ses biographes ne nous ont pas fait son portrait dans le détail; mais d'après ce qu'ils en disent, il est facile de voir combien le Seigneur avait imprimé sur le visage de la jeune fille, et dans toute sa personne, un suave reflet de l'immortelle beauté de son âme. L'un de ces vieux récits va même jusqu'à nous la représenter comme un prodige de la nature, et il ajoute, ce qui paraîtra peut-être un peu exagéré, qu'on ne vit jamais une beauté pareille à celle d'Enmie (1). Aussi, dès que notre sainte fut par-

- (1) « Aquist doy agron una filha
 « Que fo belha per miravilha,
 « Si que naturá non poc far
 « Negin tempé de beltat sa par. »

(Poème de Bertrand de Marseille.)

venue à l'âge nubile, de nombreux prétendants, non moins attirés par le charme de ses vertus que par les grâces de sa personne, se disputèrent l'honneur de l'avoir pour épouse.

On n'a jamais été dans l'usage de consulter beaucoup les filles des rois, lorsqu'il s'agit de leur mariage; mais au temps où vécut sainte Enimie, on se dispensait de ce soin encore plus facilement que de nos jours. Les parents décidaient le plus souvent du sort de leur fille, sans tenir aucun compte du secret penchant de son cœur. C'est ce qui advint au sujet de notre jeune princesse. Eût-elle connu les désirs des hauts barons qui souhaitaient d'obtenir sa main, elle s'en serait fort peu préoccupée; mais elle n'en avait pas même le soupçon. Les nobles prétendants s'étaient contentés d'adresser au roi leur demande, en s'appuyant sur tout ce qui pouvait les rendre le plus recommandables. Celui-ci, de concert avec la reine, avait fait son choix, donné sa parole, et aussitôt, avant même qu'Enimie fût prévenue, commencèrent les préparatifs qu'exige la célébration des noces princières.

Cependant il fallut bien avertir enfin la jeune fille, car le jour de la célébration du

mariage approchait. Clotaire et son épouse la mandèrent auprès d'eux, et le roi lui dit : « Fille chérie, un prince riche et puissant nous a demandé votre main ; nous lui avons répondu favorablement ; je ne doute pas que vous ne soyez prête à faire notre volonté. » La noble vierge était loin de s'attendre à une pareille proposition ; aussi elle en fut toute troublée. Après un instant d'hésitation et de silence, elle répondit : « Mon cher seigneur et père, pour rien au monde, s'il vous plaît, je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ mon Dieu, à qui j'ai voué ma chasteté, lui promettant de rester vierge (1). »

Une telle réponse ne pouvait convenir à Clotaire, qui avait déjà donné sa parole. Il allait éclater en reproches violents, lorsque la reine, non moins émue mais plus habile, se hâta d'intervenir. Du ton le plus doux et le plus insinuant, elle fit valoir les avantages de l'union projetée. Elle s'étendit longue-

- (1) « Payre senher, per re del mon
 « Non auray marit ni espos,
 « Mas Jesus-crist lo glorios,
 « Al cal ai promes castetat
 « Tener e ma virginitat. »

(Bertrand de Marseille.)

ment sur les qualités physiques et morales du futur époux, sur son origine, sur ses richesses, sur sa puissancc. Elle ne manqua pas de prédire à sa fille les regrets les plus amers, si, contre l'avis de ses parents, elle osait persister dans son imprudente résolution. Elle lui représenta enfin, et ceci était plus capable de faire impression sur un cœur si généreux, combien cette alliance serait avantageuse à la politique de Clotaire, entouré de tant d'ennemis. En un mot, Bertetrude fit jouer tous les ressorts de l'éloquence maternelle, sans oublier la grande ressource des caresses et des larmes.

Enimie écouta d'abord sa mère assez froidement. Tant que celle-ci s'était contentée d'énumérer les avantages promis à sa fille, la royale vierge, n'osant l'interrompre, ne se lassait pas de redire au fond du cœur une parole qu'elle avait recueillie dans le Psautier : « Pour moi, le seul avantage qui me touche, c'est d'être unie à Dieu et de placer en lui toute mon espérance. » Mais lorsque Bertetrude eut parlé du préjudice auquel le roi allait être exposé ; lorsque, enlaçant sa fille de ses bras maternels, et la pressant contre son sein, elle l'eut suppliée avec larmes de ne pas infliger à ses parents le cruel

affront dont ils étaient menacés, Enimie eut besoin de toute son énergie pour ne pas succomber. Elle leva les yeux au ciel pour y puiser du courage, et le ciel répondit à ce regard en lui faisant luire cette nouvelle parole, que la pieuse vierge avait appris à méditer depuis longtemps : « Si je me préoccupais de plaire aux hommes, je ne serais plus un vrai serviteur de Jésus-Christ. »

Fortifiée par cette pensée de saint Paul, et le nom de cet apôtre lui rappelant aussi, sans doute, tout ce qu'il a dit des avantages de la virginité, l'héroïque jeune fille refoule au fond du cœur les sanglots qui étaient près d'éclater, et, d'un ton résolu qui ne laisse plus à ses parents aucun espoir de la voir faiblir, elle répond : « Mère bien-aimée, cessez, je vous en supplie, de vouloir me rendre infidèle à mon vœu. Il m'oblige envers Dieu, tandis que la promesse de mon seigneur et père ne s'adresse qu'à un homme. Placée entre Dieu et les hommes, je n'ai pas le droit d'hésiter. Le livre sacré que vous avez mis dans mes mains dès ma plus tendre enfance, m'avertit de ne pas me préoccuper de plaire aux hommes, si je veux être agréable à Dieu. »

En entendant ces mots, le roi ne put se

contenir plus longtemps ; il accabla sa fille de reproches , et finit par lui dire avec colère : « Orgueilleuse enfant , sachez que je veux être obéi , et je le serai sans retard. » Ayant ainsi parlé, il sortit brusquement pour aller donner l'ordre de presser encore davantage les préparatifs des noces d'Enimie.



CHAPITRE TROISIÈME

Sainte Enimie dans la désolation supplie le Seigneur de lui ravir sa beauté corporelle. — Elle est atteinte de la lèpre.

Humainement parlant, il ne restait à notre jeune vierge aucun moyen de résistance : la volonté du roi était trop formelle ; et, bien qu'il eût évidemment abusé de ses droits paternels, elle comprit qu'à moins d'une intervention céleste, il lui faudrait se laisser conduire à l'autel. Cette perspective acheva de briser son tendre cœur déjà si péniblement affecté par les supplications maternelles et la colère du roi. Ses yeux se mouillèrent de larmes, sa poitrine éclata en sanglots. Néanmoins, dans son extrême désolation, elle n'oublie pas que si du côté de la terre tout est perdu, du côté du ciel elle peut tout espérer encore. Quand le monde nous fait défaut, quand notre cœur désillusionné n'aperçoit partout qu'hostilité ou indiffé-

rence, lorsque ses plaies de plus en plus saignantes semblent ne nous laisser d'autre alternative que le désespoir, si nous avons un peu de foi, il nous reste encore une source de consolations, la prière. Elle survient comme une visite céleste; elle prête à notre âme les ailes de l'espérance: nous nous élevons ainsi jusqu'à Dieu notre père, et, au contact de son amour, nous reprenons courage en attendant l'heure de la Providence, cette heure de vie et de résurrection qui sonne tôt ou tard en faveur du juste opprimé.

Enimie, qui n'attendait plus rien du monde, mais qui comptait toujours sur Dieu, eut donc recours à la prière. Elle pria tout le reste du jour, et quand la nuit fut venue, lorsque tout dormait dans le palais de son père, elle priait encore. Son âme brisée, mais toujours constante dans son chaste et unique amour, disait au Seigneur: « O Dieu tout-puissant, Père infiniment miséricordieux, vous dont la Providence gouverne toutes choses, et sans la volonté duquel ni la moindre feuille d'arbre ne se détache, ni le plus petit oiseau ne peut périr, écoutez la prière de votre servante désolée. Vous ne repoussez personne; hâtez-vous donc, ô

mon Sauveur, hâtez-vous de me secourir au sein de cette tribulation qui m'environne de toutes parts, semblable à une mer en courroux. Faites que, par votre grâce, j'échappe au naufrage qui menace de m'engloutir. Ah ! comme Cécile, votre héroïque vierge, et cette fois dans les mêmes angoisses où elle se trouvait, je vous en conjure : que mon cœur et mes sens demeurent toujours purs ; que ma vertu ne souffre aucune atteinte. » C'est ainsi qu'elle priait avec larmes (1).

Ses ferventes supplications n'allèrent-elles pas plus loin ? Poussa-t-elle l'héroïsme jusqu'à demander à Dieu de perdre tout à coup les charmes extérieurs qui la faisaient rechercher des hommes ? Les anciens manuscrits ne le disent pas, au moins bien clairement ; mais la légende du Bréviaire le suppose, et le fait nous paraît on ne peut plus vraisemblable. N'est-il pas à croire que l'ardent désir d'Enimie, de rester vierge, dut faire passer devant son imagination tous les moyens les plus capables de lui assurer la conservation de son précieux trésor ? L'histoire de l'Eglise lui offrait déjà plus

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

d'un exemple de jeunes filles sacrifiant elles-mêmes leur beauté, et même leur vie, pour échapper à la violence brutale des païens. Mais sans recourir à ces moyens extrêmes, plus dignes d'admiration qu'imitables, notre sainte trouvait dans un fait récent un véritable encouragement à demander à Dieu, et à espérer de sa bonté, une intervention capable de couper court à tout projet de mariage pour elle.

Peu d'années auparavant, dans cette même cour de Neustrie, un jeune prince de la famille mérovingienne fut soumis à une épreuve semblable à celle de sainte Enimie. Il se croyait divinement appelé au service des autels; mais, on ne sait par quel fâcheux concours de circonstances, il se vit sur le point de consentir à une union contraire à ses vœux les plus chers. C'en était fait de sa vocation à une vie parfaite, lorsque soudain, à la veille de ses noces, la fiancée qu'on lui destinait fut frappée de la lèpre. Il profita de la liberté qui lui était rendue pour quitter le monde, et un peu plus tard, en 585, il devint évêque d'Angers. Cette église l'honore depuis sous le nom de saint Lézin (*sanctus Licinius*) (1).

(1) Darras, *Hist. gén. de l'Eglise*.

Un pareil événement, bien connu de notre bienheureuse, dut faire naître en son cœur le désir héroïque de contracter un mal dont sa charité lui avait appris de si bonne heure à braver la contagion. Quoi qu'il en soit, le lendemain du jour où la jeune vierge avait eu à soutenir un si violent assaut, la reine se rendit de bonne heure auprès de sa fille pour s'assurer de son obéissance, et présider aux préparatifs de sa toilette de fiancée. Bertetrude n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la couche virginale où Enimie reposait encore, qu'elle recula avec épouvante; puis revenant aussitôt, comme pour s'assurer si c'était bien là sa fille, et ne pouvant douter de son malheur, elle fondit en larmes, et bientôt tout le palais de Clotaire retentit de sanglots et de gémissements. Les uns pleuraient la princesse comme si elle était morte; d'autres s'écriaient: « Pour la fille de notre roi, la mort ne serait-elle pas mille fois préférable à cette affreuse lèpre? » Tous étaient inconsolables. Mais aucune douleur n'égalait celle de la mère et du futur époux d'Enimie, lequel se voyait arracher la plus vertueuse et la plus aimable des fiancées, au moment même où il croyait toucher au bonheur de s'unir à elle.

Seule, la jeune malade ne pleurait pas. Calme, résignée, presque souriante sous ces hideuses cicatrices qui la défiguraient, elle consolait sa mère, tandis qu'au fond du cœur elle rendait grâces à Dieu. Les ardeurs dévorantes de la fièvre lui paraissaient une eau rafraîchissante, en comparaison des flammes qui avaient menacé de l'éteindre quelques heures auparavant. Pour une âme amoureuse de Dieu seul, qu'importe la disparition des charmes sensibles aux yeux des hommes, pourvu qu'elle puisse toujours offrir à l'époux divin un cœur sans tache dans des membres restés purs ?

Il est vrai que, pour notre jeune sainte, la souffrance était devenue sa compagne inévitable ; mais ce n'était là, pour elle, qu'un moyen de plus de témoigner à Dieu son amour. Jusqu'ici, elle avait connu les seules souffrances que les saints ont coutume de s'imposer dans les pratiques volontaires de mortification ; elle endurera désormais cette sorte de martyre d'autant plus terrible qu'il ne dépend plus de notre volonté d'y mettre un terme, et qu'il est de chaque instant. Ainsi elle plaira davantage à son divin fiancé ; elle aura pour lui « ce je ne sais quoi

d'achevé » qui manquait encore à l'immortelle beauté de son âme. Enimie ne reculait pas devant son bien-aimé, même quand sa foi le lui montrait dans la personne d'un lépreux ; il ne reculera pas davantage, maintenant qu'elle est devenue lépreuse plutôt que de lui être infidèle ; et leur mutuel amour, scellé par ce nouveau martyre de chaque instant, deviendra plus fort et plus fécond. Qui pourra dire les ineffables consolations que la jeune princesse puisa dès lors dans ce redoublement d'union intime avec l'époux de son âme ? Dans son enfance, elle trouvait une sorte d'avant-goût du bonheur des élus, à contempler des yeux de la foi les vierges qui suivent l'Agneau dans les cieus. Mais si l'Agneau divin faisait luire aux regards ravis de la virginale enfant de pareilles délices, quelles ne durent pas être les célestes révélations ménagées comme récompense à la même vierge, devenue martyre de la virginité !



CHAPITRE QUATRIÈME

Un ange apparaît à sainte Enimie pour lui dire qu'elle obtiendra sa guérison en se baignant dans les eaux de la source de Burle, en Gévaudan. — Elle n'hésite pas à entreprendre ce lointain voyage.

Tandis que sainte Enimie acceptait avec reconnaissance un mal humiliant et douloureux sans doute, mais qui la délivrait d'une autre épreuve bien plus terrible à ses yeux, le roi et la reine s'empressèrent d'appeler à leur cour les médecins les plus renommés. Ils voulaient à tout prix la guérison de leur fille, non-seulement par amour pour elle et en vue du mariage projeté, mais aussi à cause de ce qu'il y avait de pénible et d'humiliant pour la famille royale dans un pareil mal.

La sainte malade, bien qu'à regret, selon la remarque d'un de ses biographes, dut se soumettre à tous les traitements divers qui lui furent infligés par les hommes de l'art.

C'était pour elle un nouveau genre de supplice, d'autant plus qu'au moyen-âge les physiciens, comme on les appelait, ne procédaient pas aussi bénévolement que ceux de nos jours. Tous les remèdes restèrent inutiles, car, dit un vieux manuscrit, « les médecines des hommes ne peuvent rien contre celles de Dieu (1). »

Débarrassée enfin des prescriptions médicales par la constatation certaine de leur inutilité, Enimie employa ce qui lui restait de forces à poursuivre le cours de ses œuvres charitables. Ce qu'elle ne pouvait plus accomplir par elle-même en faveur des malades et des pauvres, elle commandait qu'on le fit sous ses yeux. Il y avait, du reste, une sorte d'infirmités qui ne redoutaient pas son contact : c'étaient les lépreux. Elle se dédommageait de son impuissance envers les autres, en prodiguant à ceux-ci tous les soins d'une tendresse vraiment fraternelle. Enimie ne diminua pas non plus le nombre de ses visites et de ses dons faits aux églises, et ses oraisons devinrent plus longues et plus ferventes que jamais. C'est ainsi qu'elle vécut pendant sa maladie, toujours rési-

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 2^a Vita.

gnée, toujours chaste, toujours pure, d'autant plus belle aux yeux du divin époux, que les hommes déploreraient davantage la destruction de sa beauté.

La reine était bien loin de se montrer aussi courageuse que sa fille. Il est à croire que sa santé ne put résister au coup terrible qui venait de la frapper dans ses affections les plus chères. Quoi qu'il en soit de la véritable cause de sa mort, la vertueuse Bertrude fut ravie peu de temps après, en 320, à l'amour de Clotaire et de ses enfants. Cette perte douloureuse dut être sans contredit, pour le cœur de notre sainte, une preuve cent fois plus terrible que la lèpre. Enimie pouvait être alors dans sa dix-huitième année.

Cependant le jour approchait où Dieu voulut enfin lever l'espèce d'opprobre qui défigurait sa servante aux yeux des hommes. Ce n'est pas que celle-ci eût jamais imploré une telle faveur, car si sa lèpre était un opprobre, c'était aussi un voile chargé de la dérober aux amours profanes et à leurs noces abhorrées. Mais si le ciel déchire si tôt le voile, parée de tous les charmes de sa beauté première, la noble vierge ne sera-t-elle pas exposée aux sollicitations im-

portunes du monde ? Reposons - nous sur Dieu du soin de mettre une nouvelle barrière entre les désirs des hommes et sa fille privilégiée. La même Providence qui conduisit Marie-Madeleine du fond de la Palestine aux lointains rivages de Provence, et qui lui fit chercher, pour fuir le monde, une grotte solitaire dans un pays désert, veille encore sur Enimie. Elle saura bien, s'il le faut, indiquer à notre bienheureuse une retraite où les hommes soient obligés de la laisser seule avec Dieu seul.

Durant une de ces nuits sans sommeil que la jeune malade consacrait presque tout entières à l'oraison, elle crut entendre le son d'une voix angélique, et cette voix laissa gravées au fond de son cœur les paroles que voici : « Enimie, vierge de Dieu, le Seigneur, dont je suis le fidèle messenger, vous commande d'aller en Gévaudan. Vous y trouverez la source de Burle, dont les eaux limpides rendront à vos membres et à votre visage la santé et la beauté qu'ils ont perdues. Partez sans hésiter (1). »

- (1) « Enimia verges de Dyeu,
 « Messatges fizels ti suy yeu.
 « Per me ti manda Djeus de pla
 « Que t'en anes en Gavalda,

Enimie rendit grâces à Dieu, et quand le jour fut venu, elle s'empressa de faire part à Clotaire d'une vision qui devait combler de joie son cœur paternel. Aussitôt l'heureuse nouvelle vole de bouche en bouche; en peu d'instants toute la ville de Paris en est instruite, et les cœurs se livrent à l'allégresse.

Ces nobles Franks, nos ancêtres, avaient trop de sagesse et de saine raison pour refuser à Dieu le droit de manifester aux hommes, directement et quand il lui plaît, les desseins cachés de sa Providence : ils croyaient donc aux visions surnaturelles toutes les fois qu'elles se présentaient avec des marques certaines d'authenticité. Ils ne songèrent même pas à soulever l'objection puérile du lépreux Naaman (1). Ils savaient que puis-

« Car lay trobaras una fon
 « Que redra ton cors bel e mon,
 « Si te lavas en l'aygua clara.

 « A nom Burla : Vay t'en lay,
 « Non ho mudar per negun play. »

(Poème de Bertrand de Marseille).

(1) L'ancien testament rapporte que cet homme avait peine à comprendre pourquoi Elisée l'envoyait chercher dans les eaux du Jourdain la guérison de sa lèpre, alors que le prophète aurait pu le guérir autrement.

qu'un miracle est toujours l'effet de la libre volonté divine, il ne faut pas se permettre de demander à Dieu pourquoi il l'opère d'une manière plutôt que d'une autre. Dieu le voulait ainsi ; il était le maître ; il ne leur restait qu'à obéir. C'est ce qu'ils firent, même avant de deviner le motif pour lequel la jeune vierge était envoyée si loin.

Enimie ne pouvait, à cause de ses souffrances, voyager à cheval, selon la coutume des princesses de sa race ; Clotaire lui fit donc préparer une litière, et lui adjoignit une suite nombreuse. Lorsque tout fut prêt, la pieuse caravane s'étant recommandée à Dieu et au grand saint Martin, prit congé du roi pour s'en aller en Gévaudan.

Les biographes de la sainte ne nous disent pas quel chemin elle suivit ; mais on sait assez que les voies romaines traversant le pays des Gabales ne manquaient pas à cette époque. Les relations avec le nord de la France y étaient même assez fréquentes, puisque du fond de l'Austrasie, la reine Brunehaut prit un jour ombrage des blâmes qu'on lui disait avoir été infligés, en Gévaudan, à sa politique scandaleuse (1). Il ne fut

(1) S. Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, lib. VII, cap. 37

donc pas bien difficile aux nobles pèlerins d'arriver jusque là. Mais une fois parvenus dans ces montagnes, il leur fallait découvrir la fontaine de Burle, et c'était ici la grande difficulté.

Leur première station dans ce pays eut lieu, très-probablement, sur les rives du Lot et non loin de sa source, aux environs de la localité qui porte le nom de Bagnols-les-Bains. A la vue du brillant cortège, de nombreux paysans accoururent, attirés par la curiosité, et une femme respectable par son âge, s'étant avancée la première, salua très-humblement la fille de Clotaire en lui disant : « Très-noble dame, daignez nous apprendre quel est le motif qui vous amène dans nos montagnes avec une suite aussi nombreuse. Peut-être venez-vous chercher ici remèdes et guérison. Si votre seigneurie désire de nous quelque utile renseignement, elle n'a qu'à parler. »

Après un instant d'hésitation, Enimie voulut bien satisfaire la curiosité de son interlocutrice ; puis, l'interrogeant à son tour, elle lui demanda le chemin qui conduisait à la source de Burle :

« Très-noble princesse, répondit alors cette dame, puisse le ciel vous accorder ce

qu'il vous a promis ! Malheureusement, c'est pour la première fois que j'entends prononcer le nom de cette fontaine. Nous avons cependant tout près d'ici des eaux thermales très-salutaires aux nombreux malades qui viennent y prendre des bains. Si vous faisiez comme eux, peut-être ne tarderiez-vous pas à ressentir les heureux effets de ces eaux. Le même Dieu qui guérit Naaman dans celles du Jourdain, peut bien vous guérir dans celles-ci (1). »

Notre bienheureuse, en entendant cette réponse, se trouva dans une grande perplexité. Après un moment de réflexion, elle crut devoir se diriger vers la bourgade indiquée, non pas dans l'intention bien arrêtée de profiter de ses bains, mais au moins pour y passer la nuit.

Lorsque ses gens eurent, non sans beaucoup de peine, trouvé un logement et pris

(1) « Illius quam asseris lymphæ penes nos nulla habetur notitia, sed non procul his locis saluberrimas scio emanare aquas, in quibus et lavacri balnei et utensilia, etc. » (1^a Vita cod. Bibl. nat.)

Bagnols (*Batneolum*) est situé à trois lieues de Mende, en amont de la rivière du Lot. L'église paroissiale de ce village est placée sous l'invocation de sainte Enimie, en souvenir du passage de cette princesse.

leur repas du soir, elle se retira dans la modeste chambre qui lui avait été réservée. Là, elle se mit aussitôt en oraison, et, prosternée la face contre terre, elle supplia le Seigneur de l'éclairer encore, et de lui faire connaître si c'était bien en cet endroit qu'elle devait guérir.

Vers minuit, une vive clarté frappe soudain les regards de la princesse, et la même voix angélique qui s'était déjà fait entendre en Neustrie lui ordonne d'aller chercher, sur la rive droite du Tarn, la source miraculeuse dont les eaux froides et glaciales restent abandonnées à leur cours naturel. Enimie, fortement consolée par cette vision, s'empressa d'en faire part à sa suite dès que le jour parut. Aussitôt chacun rendit grâce à Dieu, et l'on quitta les rives du Lot pour se diriger vers celles du Tarn.

« Il fallait de nouveau, dit M. l'abbé Pascal, s'engager dans des montagnes d'un parcours extrêmement pénible, pour marcher à la découverte de la fontaine de Burle. Mais le ciel avait parlé, et la princesse n'avait garde d'agir contre les ordres de Dieu. En remontant la côte aride au pied de laquelle coulent les sources minérales de Bagnols, on arrive à une haute plaine domi-

née au midi par la sourcilleuse croupe de la Lozère, presque toujours couverte de neige. Cette plaine domine à son tour, du côté du nord le vallon étroit et profond dans lequel le Lot est encaissé. La royale voyageuse traversa donc avec sa suite ce plateau sauvage et rocailleux, et parvint sur le soir, par une pente abrupte mais accessible, dans une vallée qu'arrose la petite rivière de Nize, d'où ce vallon, d'une assez grande étendue, a pris le nom de Valdenez. Bien des sources jaillissent dans ces lieux bas ; mais ce n'est pas encore ici la fontaine de Burle. Enimie va prier dans la modeste chapelle où l'on vénère la mémoire du premier martyr, saint Etienne, pendant que les compagnons de son pèlerinage cherchent un gîte dans le hameau qui est devenu plus tard le bourg principal du Valdenez, sous l'appellation de Saint-Etienne, ou mieux, de Saint-Estève, dans le langage du pays.

Le lendemain, dès le lever du soleil, la pieuse caravane se remet en route. On traverse le torrent de Bramont, qui descend avec un impétueux fracas des gorges que dominant les villages des Faux, des Laubies et de la Fage, situés sur la crête neigeuse de la Lozère. On franchit le col de Montmirat,

et, par une côte plus âpre et plus rapide que celle qui encaisse le Lot, notre sainte princesse parvient aux rives du Tarn. C'est sur les bords de cette rivière qu'il sera permis de découvrir enfin la source indiquée deux fois par le messager du Très-Haut. L'étroit vallon dans lequel on se trouvait en ce moment est celui où s'élèvera plus tard la petite ville d'Hispannac. En suivant le cours du Tarn, on trouve le village de Quézac, renommé par ses eaux minérales et par un pèlerinage très-fréquenté en l'honneur de la sainte Vierge. Là, cette rivière, étroitement pressée entre des rochers d'une hauteur prodigieuse, s'indigne en mugissant contre les obstacles qui barrent sa course, et arrive enfin dans un val un peu moins abrupte et moins sauvage que les rives supérieures (1).

Au moment où, au déclin du jour, Enimie

(1) Celles-ci n'offrent au voyageur que des sentiers affreux et à peu près impraticables. Il est donc à croire que la sainte, après avoir confié à quelques-uns de ses compagnons le soin d'explorer ces rives, alla chercher sur les hauteurs qui les dominent un chemin plus accessible. Cette opinion s'appuie, du reste, sur la tradition qui fait arriver notre bienheureuse par le causse de Sauveterro, au nord.

parvient à ce val étroit, un bruit de pâtres se fait entendre. Ils se demandaient les uns aux autres, en s'interpellant à de longues distances, ce qu'étaient devenues les vaches dont la garde leur était confiée. » (1) « Hé ! Bar, criait l'un d'eux, ne les as-tu pas vues dans le bois ? » Un autre répondit d'une voix forte et triplée par les échos : « Je crois qu'elles seront allées boire à la source de Burle. » A ce dernier mot, Enimie éprouve un vif tressaillement, et se tournant avec joie vers sa suite : « Barons, s'écrie-t-elle, en avant, car je viens d'entendre nommer la fontaine de Burle. Il faut accoster ces bergers. »

Ceux-ci n'eurent pas plus tôt entendu les pas des chevaux, et vu briller les armes des cavaliers qui venaient à eux, qu'ils prirent la fuite avec épouvante. Les barons leur criaient : « Ne fuyez pas, revenez au contraire, et vous n'y perdrez rien. » Le moins éloigné de ces fuyards retourna sur ses pas, tandis que de son côté la princesse rejoignait son escorte, qui l'avait un peu devancée. Lorsque le jeune pâtre se fut approché de notre sainte, elle lui dit ; « Mon ami,

(1) *La Vie abrégée de sainte Enimie*, par M. l'abbé Pascal (1849).

conduis-nous jusqu'à la fontaine dont je viens d'entendre prononcer le nom, et ta peine ne sera pas perdue. » Le pâtre, enchanté des dernières paroles d'Enimie, répondit naïvement : « Eh ! madame, si je m'y connais un peu, vous m'avez l'air d'appartenir à quelque riche baronnie... Vous êtes malade, je crois ; c'est peut-être le motif pour lequel vous voyagez. Donnez-moi d'abord ce que vous m'avez promis, et je vous montrerai ensuite la fontaine de Burle, auprès de laquelle il vous tarde tant d'arriver. » Enimie commanda qu'on lui donnât ce qu'il demandait. Le jeune homme, dès qu'il eut reçu sa récompense, marcha gaiement en tête de l'escorte, et conduisit la sainte malade à la source désirée.



CHAPITRE CINQUIÈME

Sainte Enimie se baigne une première fois dans les eaux de Burle. — Sa guérison. — Elle est de nouveau atteinte de la lèpre.

Le vallon solitaire où coule la source de Burle, était probablement inhabité le jour où notre sainte vint y chercher sa guérison; un vaste bois de chênes occupait l'emplacement du bourg actuel et les côtes abruptes qui le dominant (1). C'est au milieu de ce bois qu'Enimie avait rencontré son guide rustique. Elle le suivit avec confiance. Tout à coup elle l'entendit s'écrier : « Voici la fontaine ! »

(1) C'est ce que suppose le récit de Bertrand de Marseille, où l'on voit qu'aucun chemin frayé ne conduisait dans la vallée :

« Car adonca noi avia

« Per la val istrada ni via. »

Ce même récit nous montre les bergers découverts par Enimie au milieu d'un bois de chênes :

« Et an trobat inz per las blachas

« D'aquels que van sercan las vachas. »

Du Cange (I, 695) traduit *blacha* par le mot *ager quercubus consitus*.

Le pâtre venait de s'arrêter sur la rive septentrionale, et à la distance « d'un jet de fronde » du Tarn. Il montrait du doigt à nos pèlerins un enfoncement taillé en fer à cheval, et à peu près inaccessible, sinon du côté de la rivière où descendent, en formant un étroit ruisseau, les eaux verdâtres de la source. Là, presque au niveau du Tarn, on voit sourdre, sans bruit, la fontaine de Burle. Enimie ne l'eut pas plus tôt aperçue que, tombant à genoux avec les compagnons de son pèlerinage, elle donna un libre cours aux sentiments de pieuse reconnaissance dont son cœur débordait; puis, ce devoir accompli, elle fit signe à ses gens de se tenir à l'écart dans l'épaisseur du bois.

Une fois seule avec ses suivantes, elle quitte ses vêtements, invoque d'une voix émue les trois personnes de la Trinité, et se baigne par trois fois dans les eaux limpides de la source. O prodige ! A peine la sainte se relevait-elle pour la troisième fois, que sur son visage et sur tous ses membres, au lieu des hideux stigmates de la lèpre, apparut « une peau fine comme celle d'un enfant, blanche comme le lait le plus pur » (1).

(1) On raconte qu'au moment où la sainte se plongeait dans la source, le rocher s'entrouvrit et laissa jaillir sur

Aux cris d'admiration et d'allégresse poussés par les compagnes d'Enimie, les barons et les varlets, sans attendre qu'on les appelât, s'élançèrent vers la fontaine miraculeuse. Enimie n'eut que le temps de reprendre sa robe et de se couvrir de son manteau; et tous en chœur, avec des larmes de bonheur dans les yeux, ils entonnèrent un hymne de reconnaissance, le premier sans doute qui eût encore retenti dans ces gorges sauvages en l'honneur du vrai Dieu.

Quand on eut rempli ce devoir de piété et de reconnaissance, la journée était près de finir; il fallut donc songer à prendre un peu de nourriture, et se livrer ensuite au repos réclamé par tant de fatigues et d'émotions. Notre bienheureuse ne put fermer l'œil de toute la nuit. Son cœur aimant se reporta par la pensée dans le palais des rois de Neustrie, d'où elle était si éloignée. Elle crut voir, comme dans un rêve, son père bien-

elle les flots vivifiants d'une onde pure. Lorsque Enimie se fut relevée, le roc sur lequel elle s'était assise conserva, dit-on, l'empreinte de son corps. Un auteur du XIV^e siècle assure que de son temps l'empreinte miraculeuse se voyait encore. (1^a *Vita S. Enimiæ*. Manuscrit de la Bibl. nat.) Aujourd'hui elle a disparu sous le marteau d'un propriétaire de la source, qui voulait élargir une prise d'eau pour son moulin.

aimé venant au-devant de sa fille, l'embrasant avec transport sans pouvoir se rassasier de la contempler. Elle le vit dépêcher en toute hâte, en Austrasie, un messenger chargé d'apporter à Dagobert l'heureuse nouvelle de la guérison de sa sœur (1).

C'est au milieu de ces pensées, toujours dominées par les sentiments les plus vifs d'amour et de gratitude envers le Seigneur, qu'elle passa la première nuit qui suivit sa guérison. Au point du jour, tandis que ses gens faisaient leurs préparatifs, notre sainte alla s'agenouiller encore une fois au bord de la source miraculeuse ; puis, lorsque tout fut prêt, laissant de côté sa litière, elle monte à cheval et donne, presque à regret, le signal du départ.

Nos pèlerins n'avaient plus aucune raison de suivre le cours du Tarn ; ils se mirent donc à gravir la rude pente qui se trouve au nord-est de la fontaine. L'ascension était très-difficile, mais la joie qui dilatait leurs

(1) Le manuscrit de la Bibl. nat. (1^a Vita) ne dit pas que la nouvelle de cette guérison sera agréable au roi (*regi*), mais « aux rois, *regibus*, » expression qui désigne clairement l'époque où le père et le frère de sainte Enimie, Clotaire II et Dagobert I^{er}, régnaient en même temps, l'un en Neustrie, l'autre en Austrasie.

cœurs ne leur permettait guère de s'en apercevoir. Ils marchaient gaîment après la fille de leur roi, et lorsqu'elle retournait vers eux son céleste visage pour les encourager d'un sourire gracieux, ils ne pouvaient se lasser de la contempler avec orgueil.

A force de contours, d'allées et de venues, auxquels les condamnaient mille accidents de terrain, les nobles voyageurs atteignaient enfin le plateau appelé aujourd'hui *cause de Sauveterre*, lorsque tout à coup Enimie se sent prise d'un horrible frisson accompagné d'un froid glacial dans tous les membres. Elle pousse un cri de douleur; on se précipite autour d'elle : hélas ! sur ce visage de jeune fille, si frais il n'y a qu'un instant, les hideuses pustules qu'engendre la lèpre se montrent déjà, et bientôt le mal terrible a couvert tout le corps.

Sous le poids de cette épreuve inattendue, le courage de notre sainte faiblit un moment, et, les yeux fixés au ciel, elle s'écria : « Fallait-il, ô mon Dieu, me laisser croire à ma guérison ! Quand je fus frappée une première fois, je n'ai pas fait entendre une plainte, j'e n'osai même vous demander aucun soulagement ! Je vous bénissais, au contraire, de m'avoir envoyé cette épreuve ! Et

voici qu'après les fatigues d'un long voyage, entrepris d'après vos ordres, au moment où, par le pur effet de votre miséricorde, ma guérison allait combler les vœux les plus ardents de mon père et de mon frère, je redeviens, à cause de mes fautes sans doute, plus malade que jamais. Ah ! Seigneur, avant de me frapper de nouveau, votre bonté n'aurait-elle pas dû permettre à ceux qui m'aiment de goûter un jour la joie de me revoir guérie ; puis, le lendemain, si tel eût été votre bon plaisir, j'aurais repris sans murmure mon ancienne infirmité ? (1) »

Tandis qu'elle épanchait ses regrets en ces plaintes tendres et filiales, que le Ciel ne réprouve pas lorsqu'elles restent ainsi respectueuses, les barons et leur suite, nous l'avons déjà dit, étaient accourus auprès d'elle; et, à la vue du terrible changement si soudainement effectué sur son visage, ils avaient failli tomber. Après un premier moment de muette stupeur, les signes de leur désolation éclatèrent. Les suivantes d'Enimie poussaient des cris si lamentables qu'ils couvrirent bientôt sa plainte touchante, et les hommes eux-mêmes, le cœur brisé de

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

douleur, laissèrent couler sur leurs mâles visages des larmes amères.

Cependant l'auguste malade fit signe à ses compagnes de l'aider à descendre de cheval, et lorsqu'elles l'eurent déposée dans sa litière, se laissant tomber à ses pieds, elles continuèrent leurs lamentations. Quoi de plus triste que le spectacle offert par ces pieux pèlerins, tout à l'heure si joyeux, maintenant si affligés ! Que l'on se représente, d'un côté, des femmes inconsolables, les traits bouleversés, les cheveux en désordre, se frappant la poitrine et sanglotant aux pieds de leur maîtresse, plus semblable à une morte qu'à une jeune fille vivante ; un peu plus loin, les hommes d'armes et les écuyers, debout à côté de leurs montures, considérant, mornes et silencieux, le visage d'Enimie ; tandis que, dans le lointain, les échos de ces gorges profondes multiplient à l'infini, et rendent encore plus lamentable l'effet de tous ces cris douloureux : quelle scène déchirante !

Enimie voulut essayer enfin de calmer la douleur de ses compagnes : « Si vos larmes devaient me guérir, disait-elle, vous m'obligeriez en vous désolant de la sorte, et je vous prierais de continuer ; mais tous ces

pleurs sont inutiles. Pleurons les maladies de nos âmes ; quant aux plaies de mon corps, elles ne sont pas un mal, puisqu'elles sont l'effet de la volonté divine (1). » C'est ainsi que notre bienheureuse, surprise un moment par un coup aussi accablant qu'imprévu, redevenait maîtresse d'elle-même. Cependant l'intensité de son mal ne lui permettait pas encore de se laisser transporter ailleurs : il fallut passer en cet endroit le reste du jour et même la nuit suivante.

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

CHAPITRE SIXIÈME

Après une seconde rechute, sainte Enimie obtient du Seigneur sa guérison complète et définitive.

Le lendemain, la sainte malade, qui venait de chercher dans la prière son remède accoutumé, appela de bonne heure tous ses gens, et leur rendit pleine confiance en leur disant d'un ton joyeux: « Hâtons-nous, mes amis, de retourner à Burle, car j'ai l'espoir que par la grâce de Dieu j'y serai de nouveau guérie. » On se hâta de redescendre.

Lorsqu'elle eut retrouvé la source miraculeuse, Enimie se mit à genoux avec toute sa suite, et pria longuement comme elle l'avait fait l'avant-veille; puis, restée seule avec ses femmes, elle renouvela les mêmes ablutions, en s'armant du signe de la croix au nom des trois personnes de la Trinité. A peine l'eau vive eut-elle coulé sur ses membres flétris, que la jeune lépreuse et ses compagnes constatèrent le même prodige que la première fois. Aussitôt les cris de joie recommencèrent, suivis des mêmes actions de

grâces envers le Dieu puissant qui venait de guérir de rochef sa fidèle servante.

Cette allégresse ne fut pas de longue durée. La noble caravane avait repris une seconde fois le chemin du retour vers la patrie ; déjà même on venait de traverser, non sans émotion, le lieu funeste où Enimie avait éprouvé sa terrible rechute, lorsque soudain il lui devient impossible de rester plus longtemps à cheval. Elle met pied à terre et veut s'efforcer de continuer ainsi sa route, mais en vain : après quelques pas, elle est obligée de se laisser aller douloureusement sur le sol. La princesse éprouvait les symptômes, hélas ! trop connus, qui lui annonçaient une seconde rechute.

En effet, son visage devenu d'une pâleur ivide, ne tarda pas à se couvrir des affreuses cicatrices, et, au frisson glacial qui l'avait d'abord saisie, succédèrent les ardeurs dévorantes de la fièvre. Elle souffrait dans tous ses membres comme si on l'eût étendue sur des charbons ardents.

Accablée par tant de souffrance, Enimie laissa échapper de nouvelles plaintes ; mais changeant bientôt de langage, et comme sous l'impulsion d'une subite et divine révélation, elle s'écria : « En vain, ô céleste

Epoux ! voudrais-je vous résister : j'entends la délicieuse invitation que vous m'adressez (1). » Puis, se tournant vers les gens de sa suite, elle ajouta d'un ton résolu : « Pourquoi, mes amis, lutter plus longtemps contre le Ciel ? Je n'avais pas compris son appel jusqu'à présent ; cette seconde rechute m'ouvre les yeux. Déjà, du fond du cœur, j'avais dit adieu au monde ; la séparation n'était pas encore assez complète ; Dieu veut qu'il ne manque rien à mon sacrifice : je ne reverrai plus mon père ici-bas, ni aucun de ceux qui m'attendent sur les rives de la Seine. Retournons à Burle pour la troisième fois, et si le Ciel m'accorde de nouveau ma guérison, comme je l'espère, il vous sera facile de comprendre et d'approuver le sacrifice que Dieu attend de son humble servante. »

L'espérance de voir bientôt la jeune princesse rendue à la santé, fit oublier un moment à ses compagnons ce qu'il y avait pour eux d'étrange et d'effrayant dans son projet de ne plus quitter ce pays sauvage. Ils reprirent donc, sans hésiter et sans faire la moindre objection, le chemin de la source.

Les habitants du pays montrèrent encore

(1) P. P. Bollandistes, v octobre.

les trois endroits où, d'après une tradition déjà très-ancienne au XIV^e siècle, la sainte fut obligée de suspendre son retour. Le moins éloigné de Burle est un hameau qui porte le nom de *Dignas*, du latin *indignati* (-indigné, envenimé), parce que là, dit un manuscrit du XIV^e siècle, le mal d'Enimie s'envenima, et la vierge elle-même laissa échapper une plainte un peu voisine de l'indignation. Quelques mètres plus loin, on rencontre un autre hameau appelé *Pezades* : c'est là, dit-on, que la sainte, ne pouvant plus se tenir à cheval, mit pied à terre, et marcha ainsi quelques pas jusqu'à *Brasas*, appelé aussi *Brenedo*. Le premier de ces deux mots signifie, dans la langue du pays, un tas de charbons ardents : c'est là, en effet, qu'Enimie se sentit comme étendue sur un brasier ; le second dérive probablement du mot patois *bérénado*, qui signifie un amas de pustules sur le visage (1).

(1) Ces trois habitations isolées se trouvent sur le Causse en ligne directe, sur le chemin de Sainte-Enimie à Chanac. Depuis longtemps Brenedo ne présente plus qu'un monceau de ruines. A quelques pas plus loin, toujours vers le nord, il existe un puits, maintenant comblé, où, selon la tradition du pays, la royale caravane aurait abreuvé ses chevaux.

Dès qu'on eut retrouvé la fontaine, Enimie, demeurant seule avec ses suivantes, fit à Dieu cette prière : « Dieu tout-puissant et créateur de toutes choses, Père, Fils et Saint-Esprit, daignez prêter l'oreille à mes humbles supplications. Laissez-vous toucher par le triste état de mon corps, et visitez-moi de nouveau dans votre miséricorde, si tel est votre bon plaisir. O Père plein de tendresse ! rendez-moi la santé, et je dis adieu pour toujours aux grandeurs de la terre et aux pompes du siècle, afin de ne vivre ici que pour le Ciel, et de vous servir vous seul, ô bon maître ! avec un cœur pur, aimant et dévoué. Soyez-moi donc miséricordieux, et, quelque indignes que soient mes prières, ne les rejetez pas. Cependant, en ceci comme en tout le reste, que votre volonté soit faite et non la mienne : vous savez mieux que moi ce qui m'est avantageux (1). » Cette prière terminée, Enimie replongea dans la fontaine ses membres infirmes, et aussitôt elle se releva complètement guérie, mais, cette fois, d'une manière définitive, grâce à la résolution qu'elle avait prise de ne plus quitter ces lieux (2).

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

(2) *Ibidem.*

Nous n'essayerons pas de décrire les transports de joie et de reconnaissance envers Dieu qui accueillirent ce nouveau prodige. Mais notre bienheureuse mit bientôt fin à l'allégresse des gens de sa suite, lorsqu'elle leur déclara de nouveau qu'elle était résolue à passer sa vie auprès de la fontaine instrument de sa guérison. Avant de redescendre à Burle, la sainte malade les avait suffisamment prévenus, mais ils s'obstinaient à douter qu'elle eût le courage d'exécuter un dessein aussi étrange à leurs yeux. Les barons, eux surtout, qui avaient fait au roi le serment de ne jamais abandonner sa fille, ne songeaient qu'en tremblant à la réception qui les attendait, s'ils osaient se représenter à la cour sans Enimie. D'un autre côté, la volonté du Ciel était claire et manifeste, et ces nobles Franks avaient la foi trop vivè pour ne pas comprendre qu'il fallait renoncer à la guérison de la princesse, s'ils persistaient à vouloir la ramener à son père.


Ils étaient donc à demi-vaincus par leurs propres réflexions, lorsque la sainte acheva de les désarmer en leur disant d'un ton résolu : « Mes amis, il ne nous est pas permis d'hésiter un moment de plus. Il m'en coûte

certainement de me séparer de vous qui m'avez servie avec un dévouement si généreux ; mais, vous le voyez, Dieu veut que je reste dans ce désert ; j'y resterai. Je vous laisse à vous, nobles barons, le soin d'aller consoler mon père, et de lui faire comprendre combien il m'eût été doux de le revoir. Dites-lui que la volonté divine, elle seule, manifestée avec une évidence irrésistible, retient sa fille loin de lui. C'est lui que je regrette, avec mon bien-aimé frère, et tous ceux qui m'aiment ; je ne regrette pas le monde, ni les biens qui m'étaient destinés. Néanmoins, si le roi, mon père, consent à distribuer aux pauvres ce qui doit me revenir en héritage, il comblera le vœu le plus cher de mon cœur. »

Après ces généreuses paroles adressées aux nobles seigneurs de sa suite, elle se tourna vers les gens de condition plus humble qui lui appartenaient, et d'un ton de bonté et de tendresse qui les fit fondre en larmes, elle leur dit : « Vous aussi, mes bons amis, vous êtes libres de partir. » Ici, les pleurs et les sanglots des serviteurs et des suivantes d'Enimie couvrirent sa voix. Lorsque leur émotion et la sienne se furent un peu calmées, elle ajouta : « Cependant s'il

en est parmi vous qui refusent de me quitter, je les garderai avec reconnaissance. Ils ne seront plus mes serviteurs ni mes servantes, ils deviendront pour moi des frères et des sœurs ; nous servirons ensemble le Seigneur dans la sainte liberté des enfants de Dieu. Mais au moins, sachez-le bien, loin de moi la pensée de retenir ceux qui se doivent à leur famille, ou qui n'ont aucun goût pour mon nouveau genre de vie. Vous êtes libres de reprendre le chemin qui mène en Neustrie. »

A ces mots, tous ceux qui n'étaient pas mariés, joignant leurs voix émues à celle du chapelain qui avait accompagné notre sainte, s'écrièrent avec enthousiasme : « Jamais, noble princesse, nous ne consentirons à nous séparer de vous. Votre nouvelle patrie sera la nôtre. Si nous avons quelque chose à souffrir dans cet exil, nous le souffrirons avec vous, et ces souffrances nous gagneront le Ciel, vraie-patrie de nos âmes. » C'est ainsi que notre bienheureuse savait se faire aimer de tout son entourage, et qu'elle avait su lui inspirer les sentiments de foi vive et généreuse dont son cœur était embrasé.



CHAPITRE SEPTIÈME

Sainte Enimie avec ses compagnes et d'autres gens de sa suite fonde une communauté auprès de la source de Burle. — Elle se retire bientôt dans une grotte solitaire où elle mène une vie angélique. — Elle a le don des miracles.

Les compagnons de voyage de notre bienheureuse, qui devaient retourner en Neustrie différèrent cependant leur départ de quelques jours. Ils voulaient aider ceux qui restaient à construire une habitation convenable, sur ce sol désert qu'il ne leur était pas difficile d'acquérir. Grâce aux goûts simples et modestes des nouveaux solitaires, le travail fut bientôt achevé. Les voyageurs firent alors à la princesse les plus touchants adieux, et après avoir écouté ses dernières recommandations, ils partirent comblés des témoignages de sa reconnaissance.

Durant les premiers jours qui suivirent cette pénible séparation, Enimie, de concert avec son chapelain, régla la manière de

vivre de ses gens. Les hommes et les femmes eurent leur habitation séparée, quoique la chapelle restât commune aux deux sexes. La journée des solitaires se partageait entre la prière mentale, l'office divin et les travaux manuels. Soutenus et encouragés par les admirables exemples d'Enimie, les nouveaux cénobites firent rapidement de solides progrès dans la vie parfaite qu'ils avaient embrassée avec tant d'abnégation.

Cependant notre bienheureuse trouva bientôt ce genre de vie trop commode pour elle, et surtout trop fécond en distractions. A cette époque où les livres étaient rares, et où l'on écoutait les récits du moindre voyageur avec une curiosité si avide et une attention si soutenue, Enimie avait ouï parler, plus d'une fois sans doute, des merveilles de la vie de sainte Madeleine. Les seigneurs, et surtout les évêques ou les religieux venus de la Provence pour rendre hommage au roi Clotaire, avaient dû raconter à sa fille comment l'illustre pénitente s'était un jour séparée de sainte Marthe et de l'évêque saint Maximin, pour aller chercher, sur une haute montagne, la grotte sauvage qui lui promettait le silence et le recueillement. Supposé même que ces édifiants détails fussent igno-

rés de notre bienheureuse, les habitants de son nouveau pays avaient pu lui raconter la vie de leur glorieux apôtre saint Privat. N'est-il même pas probable qu'Enimie s'était déjà fait un devoir d'aller en pèlerinage au tombeau de l'illustre patron du Gévaudan, et qu'elle avait visité, sans se faire connaître, la grotte solitaire où l'évêque-martyr fut surpris en oraison par ses bourreaux ?

Quoi qu'il en soit de la réalité de ces deux hypothèses, notre héroïque vierge se crut appelée à suivre l'exemple de sainte Madeleine et de saint Privat. Elle chercha dans les environs de la source qu'elle ne voulait pas quitter, et, sur la pente escarpée qui la domine à l'occident, elle découvrit, à mi-côte, une double caverne naturellement taillée dans le roc. En suivant l'ancien sentier, il y a une petite lieue de chemin entre la fontaine de Burle et cette grotte ; mais en montant à pic, comme on le fait aujourd'hui, la distance diminue de plus de la moitié. Cette grotte, d'une médiocre profondeur, a sa voûte naturelle très-élevée. Depuis des siècles, la piété des fidèles l'a transformée en oratoire. C'est un but de pèlerinage très-fréquenté. « Il faut y être monté, dit un ancien manuscrit, pour com-

prendre combien l'ascension est rude et difficile. » De là, sainte Enimie pouvait encore apercevoir sa chère source ; mais les hommages, les conversations et les bruits de la terre ne viendraient plus, elle l'espérait du moins, la troubler dans son humilité ni dans ses oraisons (1).

Elle consentit pourtant à partager sa solitude avec une jeune suivante, sa filleule, qui portait son nom, et qu'elle aimait comme une sœur. L'enfant, accoutumée à suivre partout sa noble marraine, n'avait pu se résoudre à la quitter ; et celle-ci, cédant enfin à ses supplications et à ses larmes, l'avait admise dans la grotte (2). A l'heure

(1) D'après la légende du Bréviaire, le séjour prolongé de sainte Enimie dans cette grotte n'eut lieu qu'après qu'elle eut fondé un monastère et qu'elle se fut démise de ses fonctions d'abbesse. Comme il importe bien peu, au point de vue des mérites de la sainte, que sa retraite absolue ait précédé ou suivi la fondation du vrai monastère, malgré cette légère variante, nous n'avons pas cru devoir nous écarter, sur ce point, des manuscrits très-anciens que nous avons suivis jusque-là. Au reste, les deux opinions peuvent, à la rigueur, se concilier, puisque notre récit nous montre l'illustre princesse formant d'abord avec ses compagnes une véritable communauté religieuse, et ne devenant anachorète qu'après leur avoir construit une habitation et les avoir gouvernées pendant quelque temps.

(2) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

de la messe, les deux cénobites descendaient ensemble la rude pente pour assister au divin sacrifice, et se nourrir fréquemment du pain des anges. Fortifiées par cette céleste nourriture, elles reprenaient modestement et en silence le chemin de leur retraite, pour ne plus en sortir jusqu'au lendemain.

Les biographes de notre sainte ne nous disent pas si sa jeune compagne eut le courage de partager toutes ses austérités ; ils réservent leurs détails et toute leur admiration pour la vierge mérovingienne. « O Dieu de bonté ! s'écrie l'un d'eux, quel langage humain sera capable de raconter dignement cette vie angélique ! » « Le sentier qui conduit à la grotte d'Enimie, ajoute un second historien, a beau être rude et difficile, pour monter jusqu'au ciel elle savait grimper sur un chemin beaucoup plus âpre et plus ardu. »

Ses jeûnes étaient continuels, et lorsque le corps réclamait enfin sa nourriture, plutôt pour l'empêcher de mourir que pour le satisfaire, elle prenait un peu de pain avec des herbes cuites à l'eau et sans sel. Les quelques gouttes d'eau qui, suintant du rocher, venaient se ramasser dans un petit

bassin creusé naturellement dans le sol de la caverne, suffisaient pour éteindre sa soif (1). Le jour elle ne connaissait pas le repos, et ses veilles duraient presque toute la nuit. Lorsque, vaincue par la fatigue, il lui fallait céder un moment aux défaillances de son corps brisé, à l'exemple de sainte Marie-Madeleine, elle s'étendait rudement sur la pierre toute nue d'une seconde et étroite caverne qui s'ouvre au fond de la grotte principale, dans la paroi qui fait face à l'autel. Elle est assez profonde, mais très-basse et très-étroite. Un peu arrondie vers le milieu, elle va en se rétrécissant, jusqu'à ce que, après un contour à gauche, elle vienne aboutir à une seconde ouverture, celle-ci en plein air et toujours au levant. C'était là le lit de la sainte, et c'est ainsi que l'on désigne encore aujourd'hui l'ermitage tout entier.

(1) Ce trou circulaire se voit encore auprès de la paroi longitudinale qui fait face à l'entrée de la grotte. L'eau qui se ramasse dans ce petit bassin suinte du rocher goutte à goutte. C'est plus encore avec cette eau qu'avec celle de la source de Burle que les pèlerins font aujourd'hui leurs ablutions.

Des paroisses les plus éloignées on accourt en ce lieu pour invoquer la sainte et implorer la cessation de toute sorte d'épreuves, surtout la guérison des maladies cutanées.

« Qui ne serait saisi d'admiration, s'écrie un ancien biographe (1), en présence de tant de courage dans un sexe si faible! qui n'admirerait tant de dévotion chez une princesse d'un rang aussi illustre! Trop au-dessus du monde pour demeurer exposée à ses vices, elle veut lui échapper, et, prenant sur les ailes de son abnégation un sublime essor, elle rompt avec la chair, elle plane, malgré les assauts du démon, à une hauteur que la nature toute seule ne saurait atteindre. Là, cessant de regarder les hommes, son esprit et son cœur tout à Dieu, au lieu de vêtements de soie et d'or, elle porte une robe grossière; elle échange les lits somptueux de la cour contre une couche de pierre toute nue; une grotte sauvage lui tient lieu du palais où elle est née; aux voluptueuses délices des noces mondaines, elle préfère les luttes incessantes et rudes de la chasteté; elle pourrait s'asseoir aux festins de la table royale, elle se contente de la plus chétive nourriture; le Ciel lui donna les richesses elle épouse la pauvreté. Elle préfère mille fois, aux foules empressées et sympathiques, l'âpre silence du désert; aux nombreux ser-

(1) L'auteur de la 3^e Vie latine. (Manuscrit de la Bibl. nat.)

viteurs, le recueillement ; aux fêtes, aux réjouissances du palais de son père, les larmes de la pénitence ; au son de la musique, les gémissements d'un cœur contrit ; enfin, les rigueurs de l'exil, aux douceurs de la patrie. » Nous pouvons bien lui appliquer, à elle aussi, une parole déjà consacrée à sainte Radegonde ; Oui, à voir Enimie dans sa grotte, « on eût dit l'ange de la pénitence expiant dans la solitude les crimes de toute une dynastie (1). »

A toutes ces causes volontaires de mortification, il faut ajouter un autre genre d'épreuve auquel fut soumise notre bienheureuse, épreuve involontaire, celle-ci, et à laquelle, sauf des exceptions infiniment rares, nul n'échappe jamais. Au reste, lorsque notre divin Sauveur a daigné lui-même subir les assauts du démon, comment s'étonner de voir les plus grands saints sujets à une loi si féconde en mérites glorieux ?

Depuis sa plus tendre enfance, Enimie menait une vie plus semblable à celle des anges qu'à celle d'une créature condamnée à porter les entraves corporelles, et cependant Dieu permit qu'elle connût cette sorte

(1) Darras, *Hist. gén. de l'Eglise.*

de tentations les plus effrayantes pour les âmes chastes (1). Le tableau séduisant des scènes voluptueuses, si communes dans les cours des rois, venait-il la poursuivre dans sa grotte, comme il poursuivait autrefois Jérôme dans son désert de Chalcis ? Il importe peu de le savoir ; mais ce que les biographes d'Enimie ne manquent pas de nous apprendre, ce sont ses triomphes de chaque instant sur l'ennemi de son âme. Elle sortait de ces luttes, toujours victorieuse, de plus en plus agréable à Dieu, parce qu'elle avait cherché la victoire là où on ne manque jamais de la trouver en de semblables occasions. Elle triomphait en redoublant d'austérités, elle triomphait par sa modestie de plus en plus angélique, et surtout par la prière.

Qui nous révélera les secrets de ses communications avec Dieu ? Essayerons-nous d'en dire quelque chose ? Ses histoires nous la montrent, se tenant en esprit à pieds de Jésus. Là, comme Marie-Madeleine, elle était attentive aux moindres paroles du divin Maître. Tantôt, à la vue de ses imperfections, dont elle s'exagérait la gra-

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 3^a Vita.

vérité, elle se reconnaissait indigne de s'entretenir avec l'Agneau sans tache : alors des larmes abondantes sillonnaient ses joues amaigries par les jeûnes ; elle se frappait rudement la poitrine ; elle crucifiait sa chair par les plus effrayantes macérations. Tantôt, son tendre amour l'emportant sur la crainte, elle prenait des ailes de colombe pour aller retrouver son bien-aimé, dont le souvenir de ce qu'elle appelait ses fautes l'avait, en apparence, éloignée un moment. Alors il ne lui suffisait plus de couvrir de baisers et de larmes les pieds du céleste Epoux, elle arrivait jusqu'à son divin cœur, et c'était là le lieu de son repos : elle y goûtait d'inénarrables délices ; elle entendait un langage que n'entendent jamais, que ne comprendraient même pas les âmes moins dégagées de la tyrannie des sens. Pour elle, depuis longtemps, elle avait dit adieu aux vaines pensées du monde ; aussi, en ces heures d'extase, le divin Epoux « leur commandait-il de passer loin de sa bien-aimée, de peur de troubler son ravissement plus doux que le plus doux sommeil (1). » Alors, ce n'était pas seulement en esprit qu'elle s'arrachait à la

(1) *Cant. des Cantiques*, II, 7.

terre ; selon le témoignage de ses plus anciens biographes , son corps s'élevait assez haut pour ne plus permettre à ses pieds de toucher le sol (1).

Après ces suaves entretiens, plus brûlante que jamais des feux de la divine charité, notre bienheureuse s'écriait : « O mon Dieu ! qu'il est doux de vous appartenir ! Que votre sainte volonté soit toujours ce que j'aime le plus au monde ! que la méditation de votre parole allume de plus en plus dans mon cœur l'incendie de l'amour ! Ne m'abandonnez pas, ô Père tout-puissant ! soutenez-moi par votre grâce, afin qu'un jour, au ciel, je chante avec les vierges, vos épouses, l'épithalame divin (2). » Elle repassait ensuite dans son âme le doux langage que l'Esprit-Saint, dans le livre des Cantiques, met sur les lèvres de l'épouse admise enfin dans l'intime demeure du Roi de gloire, et se souvenant que son exil, à elle, durait encore, elle fondait en larmes ; saintes larmes qui la rendaient de plus en plus belle, de plus en plus aimable aux yeux de Dieu.

Au sortir de ces ferventes oraisons, Enimie

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 2^a Vita.

(2) *Ibid.*

consentait à se récréer un moment, mais ses récréations étaient une nouvelle prière : elle chantait les louanges divines. La louange est une conséquence naturelle de l'amour : voilà pourquoi l'une des grandes jouissances des élus dans le ciel, consiste à célébrer les perfections divines ; voilà pourquoi, sur la terre, les âmes vraiment dévouées à Dieu se plaisent tant à chanter ou à entendre chanter ses louanges. Les psaumes de David, les hymnes de l'Église et les autres cantiques, avaient donc pour notre sainte un charme particulier ; et il n'est pas étonnant qu'elle prît goût à ces pieux exercices, car, racontent ses biographes, plus d'une fois, dans sa grotte, on entendit des voix angéliques lui répondre par les plus doux concerts (1).

Ce qui attirait ainsi les anges vers notre bienheureuse, ce n'était pas sans doute la mélodie de son chant, mais plutôt l'hymne plus suave et plus ravissant encore que ses admirables vertus composaient chaque jour à la gloire du Très-Haut. Les esprits angéliques ne peuvent qu'être doucement attirés vers quiconque leur ressemble ; or, non-

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., les trois Vies.

seulement Enimie était semblable aux anges, mais on peut lui appliquer une parole de saint Chrysostome, et dire qu'elle s'élevait au-dessus d'eux par le mérite de sa virginité. Aussi, ce que nous devons le plus admirer en elle, ce n'est pas tant son merveilleux commerce avec les anges, que l'héroïsme de toute sa vie : une vie si parfaite ne formait-elle pas à elle seule le plus grand de tous les prodiges ?

C'est là ce que nous avons peine à comprendre. Selon la pensée de saint Augustin, « les miracles trop continus finissent par ne plus paraître des miracles ; à force d'en être témoin, on s'y habitue, on cesse de s'en étonner. » Mais notre bienheureuse ne se distingua pas seulement par le prodige de sa vie angélique ; Dieu voulut encore la faire briller aux yeux des hommes par ce don admirable, ordinairement accordé aux saints, le don des miracles proprement dits. Si nous voulions les raconter tous, disent ses historiens, il faudrait plus d'un volume. Nous nous bornerons, comme eux, à en citer trois, choisis parmi ceux qu'elle accomplit de son vivant, car nous aurons plus tard l'occasion d'en énumérer un grand nombre opérés en présence de ses reliques.

Un homme du pays où venait de se fixer la noble solitaire, avait depuis l'enfance un bras paralysé. Connaissant l'admirable crédit de notre bienheureuse auprès du Seigneur, il monte à sa cellule, et se jetant à ses pieds : « O sainte dame ! s'écrie-t-il, il ne dépend que de vous d'obtenir du bon Dieu la guérison de mon bras : j'en ai grandement besoin pour gagner ma vie. » Enimie, touchée de compassion, se met aussitôt à genoux, et obtient de la bonté divine la guérison complète de ce malheureux (1).

Un autre habitant de ces contrées, atteint depuis longtemps de la lèpre, entendit parler des prodiges qu'opérait notre illustre cénobite. Aussitôt, plein de confiance, il se traîne comme il peut jusqu'à la grotte où elle demeurait, et admis en sa présence, il lui dit en se lamentant : « Ayez pitié de moi, ô vierge de Jésus-Christ ! ayez pitié de moi : vos prières peuvent me guérir. Pour ne pas en douter, je n'ai qu'à contempler votre visage, aujourd'hui si beau, bien qu'il ait un jour porté les traces du mal qui me dévore. Oui, j'en suis sûr, si vous le voulez, vous obtiendrez pour moi, du Dieu que vous

(1) *Ibid.*, 1^a Vita.

servez si fidèlement, la grâce que vous avez obtenue pour vous-même. » Aussitôt la charitable servante du Seigneur eut recours à la prière, son remède accoutumé ; puis, touchant le malade de la main, elle commanda, sans hésiter, à la lèpre de disparaître : à l'instant même le lépreux fut guéri.

Ces deux miracles proclament déjà bien haut combien le Seigneur se plaisait à exaucer notre bienheureuse ; mais ses biographes nous en racontent un troisième plus merveilleux encore : la résurrection d'un mort. Une veuve, appelée Murta (1), traversait le Tarn avec son jeune fils, un peu au-dessous du pont actuel de Sainte-Enimie. Tout à coup l'enfant tombe dans la rivière, et lorsqu'on put le retirer de l'eau, on acquit la triste certitude qu'il avait cessé de vivre.

Dans sa douleur, la pauvre mère se souvient qu'il lui reste une ressource, même contre la mort. Pour s'en apercevoir, elle n'avait eu qu'à lever les yeux au-dessus d'elle, vers le rocher qui abritait la sainte. Elle prend sur ses épaules le corps inanimé

(1) Le nom de cette femme passa depuis à sa demeure, qui s'appela Mas-Murta. On voit encore les ruines de cette habitation à environ 3 kilomètres de Sainte-Enimie, sur le chemin qui mène à Saint Chély-du-Tarn.

de son fils, et, chargée de ce précieux fardeau, elle grimpe avec ardeur vers la grotte vénérée. Après de sublimes efforts le long de cette pente abrupte, elle arrive enfin, et dépose son enfant sur le seuil de la sainte baume. Murta n'était pas seule. Une foule de gens, occupés dans la campagne, avaient abandonné précipitamment leurs travaux pour monter à sa suite, et voir de leurs yeux le miracle sur lequel chacun comptait.

Cependant la pauvre mère, abordant la bienheureuse, s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ayez pitié de moi, ô bonne princesse ! rendez-moi mon fils, mon fils unique. Il me tenait lieu de tout ; que deviendrai-je si je ne l'ai plus ? Rendez-le-moi, ô bonne dame ! rendez-le-moi, sinon, je vais aussi mourir. Oui, je mourrai à côté de mon enfant, je mourrai à force de pleurer et de gémir ! » En proférant ces dernières paroles, l'infortunée se laisse tomber sur le sol, et à travers ses pleurs et ses lamentations, on distingue toujours le même cri de son cœur maternel : « Rendez-moi mon fils, rendez-le-moi ! » Ces plaintes touchantes arrachaient des larmes à tous les assistants, et la bienheureuse, plus émue de personne, alla cacher un moment dans

la grotte ses larmes et sa prière. Après avoir instamment supplié le Père des miséricordes, elle revient auprès du corps de l'enfant, et, penchée sur lui, elle dit en lui prenant la main : « Mon enfant, au nom de Dieu je te l'ordonne, reviens à la vie et lève-toi. » L'enfant se leva aussitôt, et la sainte le rendit à sa mère en lui disant : « Consolez-vous ; voici votre fils ; vous ne serez pas abandonnée. » (1)

« Il est inutile de faire remarquer, ajoute l'un des pieux narrateurs de cette résurrection, avec quel enthousiasme les nombreux témoins en rendirent grâces à Dieu ; mais, je vous le demande, si notre bienheureuse, étant encore sur la terre, a pu faire de pareils miracles, quelle ne doit pas être aujourd'hui dans le ciel la puissance de son intercession ! »



(1) Ces trois miracles se trouvent racontés dans deux manuscrits, celui de la Bibliothèque nationale et celui de l' Arsenal.

CHAPITRE HUITIÈME

**Sainte Enimie fait bâtir un monastère et deux églises. —
Épreuve à laquelle elle est soumise et dont elle est
délivrée par saint Ilère. — Elle est consacrée abbesse.**

Dans les siècles de foi vive et ardente auxquels appartient notre bienheureuse, lorsque Dieu suscitait quelque part cette grande merveille qu'on appelle un saint, celui-ci ne pouvait échapper longtemps aux regards ni à l'admiration de ses contemporains. Il avait beau se cacher au fond du désert le plus sauvage, le peuple l'avait bientôt découvert, bientôt connu, bientôt jugé. On se pressait en foule autour de sa retraite pour venir implorer, quelquefois la guérison du corps, mais plus souvent les remèdes de l'âme, c'est-à-dire des leçons pour mener une vie chrétienne et mériter le ciel. Bientôt on ne se contentait pas de simples conseils, on voulait des préceptes, on avait soif d'obéissance; alors le solitaire était presque toujours obligé de fonder un couvent, et de se

mettre à la tête des âmes généreuses que la renommée de ses vertus avait appelées autour de lui.

C'est ce qui advint à notre bienheureuse : sa réputation de sainteté lui attirait chaque jour de nouvelles disciples qui la supplièrent de leur bâtir un monastère. A l'exemple de saint Benoît, elle refusa d'abord d'y consentir, car, pour Enimie, la grotte de Burle était une autre Subiaco ; mais enfin, comme à son glorieux père en religion, il lui devint impossible de résister plus longtemps à des prières si persévérantes. Il fallut donc se résigner à quitter sa chère retraite, non pas cependant dans l'intention de ne plus y revenir.

Ce sacrifice une fois accompli, elle n'épargna rien pour satisfaire le plus possible les désirs des nouvelles compagnes de sa vie pénitente. Les projets de construction consistaient en un monastère et en deux églises qui devaient être dédiées, l'une à la Mère de Dieu, pour qui elle avait la plus tendre dévotion, l'autre au Prince des apôtres. Déjà sainte Enimie voyait s'élever avec joie les saintes murailles, lorsqu'après une semaine de travail, elle les trouva tout à coup renversées, le matin, de fond en comble, sans

pouvoir connaître la cause d'un événement qui semblait ruiner ses plus douces espérances. La courageuse vierge ne vit d'abord dans ce malheur qu'une épreuve passagère; elle voulut donc qu'on se remit à l'œuvre. Les pieux ouvriers obéirent avec ardeur et confiance; mais le dimanche suivant, ils constatèrent les mêmes ruines que la première fois. Un tel désastre étant humainement inexplicable, personne ne douta que le démon n'en fût l'auteur : cet ennemi de tout bien ne pouvait voir qu'avec rage s'élever un nouvel asile de la sainteté, d'où les anges de la terre devaient prendre leur vol vers le ciel.

Désolée et tremblante, sainte Enimie redoubla ses prières et ses austérités, pour obtenir de Dieu la cessation d'une épreuve si cruelle. Le Seigneur ne tarda guère à l'exaucer, en lui ménageant une visite qu'elle aurait toujours reçue comme une grande faveur, mais dont les pénibles circonstances où se trouvait notre sainte doublerent encore le prix. L'Église de Mende obéissait alors à un prélat des plus recommandables par ses vertus : il se nommait Ilère (1). Les gran-

(1) Il faut bien se garder de le confondre avec saint Ailaire, qui occupa le même siège un siècle auparavant,

deurs de l'épiscopat étaient allées le trouver dans son couvent, et s'il consentit à en sortir pour devenir évêque, ce fut à la condition de ne jamais quitter l'habit monacal (1). Le saint pontife, ayant beaucoup entendu parler des merveilles opérées à Burlatis (2), désirait depuis longtemps rendre visite à la royale solitaire. Dieu permit que l'accomplissement de son projet coïncidât avec les mystérieux événements que nous venons de relater.

Notre bienheureuse le reçut comme un père, ou plutôt comme un ange du ciel envoyé tout exprès pour mettre fin à la rude épreuve à laquelle elle était soumise. Le vénérable prélat, sur le simple exposé des obstacles suscités à l'humble vierge, n'eut pas de peine à reconnaître la malice du prince des ténèbres. Ce n'était pas pour la

vers l'an 534. La ressemblance des deux noms, non pas quant à leur orthographe, mais dans leur consonnance, et aussi un miracle opéré par saint Hilaire en faveur d'une vierge appelée Marcionilla, et à l'occasion d'une fontaine tarie depuis sept ans, ont amené plusieurs fois cette confusion.

(1) « *Monachili infulâ decoratus,* » porte le manuscrit de la Bibl. nat., 1^a *Vita*.

(2) C'est ainsi qu'on appelait alors l'endroit qui reçut, longtemps après la mort de la sainte, le nom de Sainte-Enimie.

première fois que Satan s'opposait de tout son pouvoir à de semblables entreprises, toujours si funestes à son empire. Encouragée par les paroles du saint évêque, et pleine de confiance dans les prières qu'il avait promis d'adresser au Ciel, Enimie commanda qu'on reprît les travaux. La nuit du samedi approchait, heure funeste, durant laquelle l'ennemi du bien avait accompli, chaque fois, son œuvre destructrice. La bienheureuse ne vit pas venir les ténèbres sans les plus grandes craintes. Elle savait pourtant qu'elle ne serait pas seule avec ses compagnes : saint Ilère lui avait promis de passer en prières, auprès d'elle, cette nuit menaçante, et de lutter au besoin contre le prince du mensonge. En effet, quand la soirée du samedi fut venue, l'auguste vieillard tint parole.

Plusieurs fois déjà l'humble solitaire avait ouvert au ministre de Jésus-Christ l'intérieur de son âme. Avec une candeur d'enfant, elle lui avait raconté les douleurs et les joies de sa vie spirituelle. Le saint pontife ne pouvait se lasser de l'entendre, et en présence d'une vie si angélique, il se disait à lui-même, sans doute, des paroles semblables à celles qu'inspiraient jadis à

saint Antoine les vertus du premier des ermites (1).

Cette fois, l'entretien du saint vieillard avec sa fille spirituelle eut quelque chose de plus touchant et de plus solennel que de coutume. L'annonce déjà faite par le vénérable prélat de son prochain départ, les ténèbres mystérieuses de la nuit dont la faible lueur d'une lampe augmentait encore le mystère, un anxieux mélange de crainte et d'espérance bien naturel en un pareil moment, tout contribuait à remplir d'émotion le cœur d'Enimie. Elle n'en écouta pas moins avec ravissement les pieuses leçons du bienheureux Père. Elle l'interrogeait sur quelques points obscurs des Livres inspirés, sur la meilleure manière de vaincre les tentations, sur les récompenses de la vie future, et chaque réponse du vieillard avait pour elle un charme toujours nouveau (2). De temps

(1) « Malheur à moi qui porte si mal l'honneur de ma vocation ! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, ou, pour mieux dire, j'ai vu Paul en paradis ! » (*Vie de S. Paul, premier ermite.*)

(2) « Dum de divinis scripturis fabularentur . . . inter divina convivia et colloquia dulcia, post longas de æternâ vitâ sermocinationes. » (*Cod. Bibl. nat., 1^a Vita.*)

« Mutuo colloquio ac reciprocâ oratione ex supernis dapibus et cœlesti nectare suas reficiebant animas. » (*Ibid.*)

en temps ils interrompaient leur religieuse causerie pour tomber à genoux, et supplier le Seigneur tout-puissant d'étendre sa main paternelle sur les saintes murailles dont Satan avait juré la ruine. Tandis qu'ils priaient et conversaient ainsi, les appréhensions de l'humble vierge s'évanouirent peu à peu, et les moments s'écoulèrent avec une merveilleuse rapidité. Ainsi fuyaient autrefois les heures de la nuit devant saint Benoît et sa sœur, lorsqu'un soudain orage, miraculeusement obtenu du Ciel par l'ardente prière de Scholastique, les ayant retenus l'un près de l'autre dans le parloir du monastère, ils s'entretenaient si délicieusement des joies du Paradis.

Cependant la nuit tant redoutée par Enimie était déjà bien avancée, et rien n'annonçait encore l'approche du malin esprit. On raconte qu'alors le saint vieillard, vaincu par le sommeil, inclina un moment la tête et s'assoupit. Tout à coup notre bienheureuse entend au dehors, vers les nouvelles constructions, un bruit étrange qui la fait tressaillir : « Mon père, s'écrie-t-elle aussitôt toute tremblante, voici notre ennemi ! ne l'entendez-vous pas ? Au nom de Dieu, levez-vous, et marchez contre lui pour le

terrasser et prévenir un nouveau désastre ! » Il se lève avec confiance, et, sans autre arme qu'une croix, il s'élançe au secours des murailles menacées, tandis que notre bienheureuse fait monter vers le Ciel le cri suppliant de son âme. Devant cette prière, et surtout devant le signe auguste qui a vaincu l'enfer et le monde, Satan s'enfuit aussitôt éperdu, et pour toujours.

Si extraordinaire qu'il paraisse, ce miracle se concilie parfaitement avec l'époque religieuse où vécut sainte Enimie. C'était l'heure où les derniers vestiges du paganisme, poursuivis par les moines d'Occident jusqu'au fond des forêts les plus sauvages, étaient forcés de disparaître ; or, pour lui arracher les quelques parcelles du sol gaulois qui lui restaient encore, les religieux bénédictins ont dû lutter, pour ainsi dire, corps à corps avec le démon, et multiplier les prodiges. Voilà pourquoi l'histoire de ces temps, où la vie cénobitique occupe une place si grande et si glorieuse, abonde en faits analogues à celui que nous venons de raconter.

Sur ce fond de vérifié historique, l'imagination populaire a plus tard élevé comme un échafaudage de conceptions fantastiques

Elle a supposé que le Diable, poursuivi sous la forme d'un dragon, par saint Ilère disent les uns, par sainte Enimie disent les autres, aurait enfin trouvé, à trois lieues de là, son tombeau dans les eaux du Tarn, sous une masse de rochers détachés de la montagne à la voix du serviteur de Dieu.

Telle serait l'origine du fameux *pas de Souci*, passage étroit et resserré où le Tarn disparaît avec de sourds grondements sous d'immenses quartiers de roche, pour aller reparaître un peu plus loin. En marchant avec précaution sur ces blocs accumulés, on peut s'en faire un pont, du haut duquel le spectacle que présentent ces gorges fait frissonner d'horreur. Tandis qu'on voit bouillonner à ses pieds, à travers cent crevasses béantes, les flots écumeux du Tarn luttant avec effort pour rompre ses barrières de marbre, sur la rive droite se dresse comme un noir géant le plus massif de tous ces débris : c'est Roque-Sourde. Il est là debout, à côté de ses frères déjà descendus dans le gouffre ; il se penche vers eux comme pour leur porter secours, s'ils devenaient par hasard impuissants à contenir leur prisonnier. Plus haut, sur la pente de la montagne, une autre sentinelle, à la taille plus élancée, Roc-

Aiguille , toujours prêt à se détacher du sol qui le soutient à peine , semble attendre avec impatience un signal qui l'invite à rouler, lui aussi, dans l'abîme. Dans le lointain, en amont de la rivière , les deux côtes escarpées qui dominent ses bords vont en s'arrondissant , et figurent un immense amphithéâtre qui a pour gradins de larges bancs de roche, pour spectateurs une double forêt de chênes au sombre feuillage, et pour scène dramatique la lutte grondante et désespérée des eaux du Tarn avec les durs et sourds rochers de Souci.

Après l'heureux événement dont nous venons de faire le récit, chacun se remit à l'œuvre avec un véritable enthousiasme; les femmes ne s'épargnaient pas plus que les hommes : on eût dit un essaim d'abeilles s'agitant autour de leur ruche. Grâce à tant de zèle et de dévouement , il ne fallut que peu de mois pour mener l'entreprise à bonne fin, et le bienheureux Ilère reprit avec bonheur le chemin de Burlatis , pour bénir le nouveau monastère et les deux églises dont nous avons déjà parlé.

Le saint évêque n'avait pas seulement : s'occuper des édifices matériels; les compagnes d'Enimie attendaient une supérieure.

Le pontife fut prié de la désigner et de lui donner la consécration abbatiale. Le choix n'était pas embarrassant. Toutes les sœurs demandaient pour abbesse la pieuse vierge dont les vertus les avaient attirées en ce lieu. Saint Ilère, sachant mieux que personne tout ce dont elle serait capable, lui fit connaître sans retard le nouveau sacrifice imposé à son humilité. Après avoir ouvert à ses compagnes un asile désormais assuré, Enimie aurait bien voulu remonter, pour ne plus en sortir, dans sa grotte solitaire ; mais les saints n'hésitent jamais à sacrifier à l'appel de l'obéissance leur attrait particulier. Elle inclina donc la tête sous la main du ministre de Jésus-Christ, qui la bénit selon l'usage, et l'établit supérieure du monastère qu'elle avait fait bâtir.

On ne saurait croire avec quelle sagesse et quelle vigilance notre bienheureuse s'acquitta de son nouvel emploi. Sa vie admirable était pour ses filles un livre toujours ouvert, où elles n'avaient qu'à jeter les yeux pour connaître sûrement le droit chemin. Ses enseignements les plus ordinaires recommandaient aux religieuses le mépris du monde, la mortification, l'assiduité à l'oraison, et la réserve la plus scrupuleuse pour

tout ce qui concerne la chasteté (1). Grâce aux leçons et surtout aux exemples d'Enimie, on vit bientôt revivre autour d'elle, dans tout leur éclat, les prodiges de sainteté qui avaient jadis étonné le monde, dans les monastères gouvernés par saint Benoît et sainte Scholastique. Des contrées les plus éloignées on venait s'édifier au spectacle d'une piété si angélique, et personne ne quittait le couvent sans se jeter aux pieds de la supérieure, pour recevoir sa bénédiction et se recommander à ses prières (2).

Les offrandes généreuses des pèlerins vinrent en aide à la pauvreté des premiers jours, mais cet état précaire ne dura pas longtemps. Clotaire et Dagobert avaient été informés de la pieuse fondation; ils envoyèrent aussitôt en Gévaudan des officiers royaux avec ordre d'acheter, aux frais de la couronne, un grand nombre de domaines situés dans ce pays, et d'en faire la propriété du nouveau monastère. « Depuis lors, ajoute un écrivain du XIV^e siècle (3), le couvent de Sainte-Enimie a joui, sans conteste, de cette dotation, bien qu'aucun témoignage écrit ne lui en assure la propriété. »

(1) *la Vita lat.* Manuscrit de la Bibl. nat.

(2) *Ibid.*

(3) L'auteur de la 1^{re} Vie latine.

CHAPITRE NEUVIÈME

Bienheureuse mort de sainte Enimie. — Ses funérailles.
— Sa bien-aimée filleule ne tarde pas à la suivre dans la tombe.

Les saints réalisent souvent cette parole de nos Livres sacrés : « Il a fourni en peu de temps une longue carrière. » Devant le récit de leurs actes innombrables de vertu, on est toujours porté à leur attribuer une vie bien longue ; le plus souvent ils furent de bonne heure mûrs pour le Ciel, et la carrière qu'ils ont parcourue doit toute son importance, non pas au chiffre des années, mais au nombre et à la perfection de leurs bonnes œuvres.

Bien que nous ignorions la date exacte de sa mort, non moins que celle de sa naissance, sainte Enimie ne peut qu'être rangée parmi les bienheureuses dont la vie fut courte (1). Ses rudes austérités, jointes aux

(1) En effet, son père Clotaire II étant né en 584, et son frère Dagobert étant mort en 638, il reste un intervalle de 54 ans. Elle n'a pu naître que 18 ans environ après Clotaire, et comme Dagobert tenta de s'emparer de ses reliques, elle a dû mourir au moins un an avant son frère, ce qui réduit à 35 ans au plus le nombre des années de la vie de sainte Enimie.

cruelles épreuves auxquelles elle fut soumise, ne pouvaient que hâter l'avènement de son union définitive avec le céleste Epoux de son âme. Dieu l'avertit à l'avance de sa mort prochaine, et lui révéla même le jour précis où devait commencer son immortel triomphe. Dès-lors on la vit redoubler de ferveur et d'austérités, afin de mieux se préparer à ce passage si terrible pour la plupart des hommes, mais qui promettait d'être si glorieux et si consolant pour elle.

Le sixième jour d'octobre, date de son départ triomphal pour le Ciel, elle fit appeler toutes ses sœurs, ainsi que les prêtres et les laïques employés au service spirituel ou temporel du monastère, et lorsqu'ils furent réunis en sa présence, elle leur dit : « Venez, mes pères et mes frères, et vous surtout, mes filles bien-aimées, venez vous associer à mon bonheur. Je vais bientôt quitter cette vie misérable pour aller avec mon Dieu. Depuis longtemps il m'appelle, et voici l'heure d'aller m'asseoir enfin aux noccs préparées à ses vierges, de toute éternité. Oh ! que je lui rends grâces de m'avoir arrachée au monde, en m'envoyant une maladie qui ressemblait à une épreuve, mais qui n'était au fond qu'un témoignage de miséricorde et d'amour. »

Ici les gémissements et les pleurs de ses filles spirituelles l'obligèrent à s'arrêter un moment. Elles lui disaient à travers leurs sanglots : « Eh quoi ! vous voulez nous quitter, ô bonne mère ! Qu'allons-nous devenir, si vous nous abandonnez si tôt ? qui nous fortifiera dans nos faiblesses ? qui nous consolera dans nos peines ? qui nous montrera le chemin de la persévérance dans notre vocation ? »

Alors la bienheureuse, attachant sur cette troupe éplorée un regard toujours tendre, mais où se peignait un doux reproche : « Pourquoi, filles chéries, reprit-elle, pourquoi vous affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance ? Vous devriez vous réjouir plutôt, car celle que vous appelez votre mère ne fait que vous devancer au ciel. C'est de là que j'obtiendrai pour vous, bien mieux que sur la terre, le don de la persévérance. » Comme les plaintes et les gémissements continuaient, Enimie ajouta : « Vous avez donc oublié, mes filles, que nul n'échappe à la mort ? Ce qui importe ; c'est de se tenir prêt : pensez-y vous-mêmes, et ne différez pas de vous y préparer. Soyez toujours vigilantes. Vous avez bien voulu faire jusqu'ici la volonté de votre indigne

supérieure ; je vous en conjure, soyez obéissantes jusqu'à la fin, et persévérez dans votre sainte vocation ! »

Elle se tut un moment ; puis, plaçant sa main défaillante sur la tête de sa filleule, qui se tenait à genoux à côté de son lit, et y laissait reposer avec un filial abandon son visage inondé de larmes, et ses bras étendus comme pour retenir encore sur la terre l'âme d'Enimie, elle lui dit avec douceur : « Ce n'est pas à vous de vous désoler ainsi, chère enfant, car vous rejoindrez bientôt celle qui vous a tenue sur les fonts du baptême, vous a donné son nom, et vous aimera toujours comme sa fille. J'ai craint qu'il m'en coûtât, même au ciel, de vivre longtemps séparée de vous ; j'ai prié le Seigneur ; il a daigné me faire connaître que j'étais exaucée. » La filleule de la sainte lui dit alors : « Très-douce mère, est-ce déjà demain que vous voulez nous quitter ? Ah ! priez encore le Seigneur, je vous en supplie, afin que nous mourions toutes deux le même jour ! »

La bienheureuse répondit : « C'est aujourd'hui que mon âme terminera son exil pour aller dans la patrie ! Aujourd'hui même je serai admise en présence de notre

glorieux Époux ! Je vais contempler éternellement le seul et unique objet de mon amour, de toutes mes démarches, de toutes mes aspirations ! Ah ! pour m'unir à lui, j'ai fait un bien léger sacrifice en m'arrachant aux richesses et aux honneurs de la cour de mon père ! Quant à vous, mon enfant, si Dieu ne vous appelle ni aujourd'hui ni demain, il ne tardera guère. Bientôt nous jouirons ensemble du bonheur d'être unies à Jésus-Christ, notre Époux, pour toujours. » Se tournant ensuite vers les autres sœurs, elle ajouta : « Vous placerez la tombe de ma chère filleule au-dessus de la mienne : telle est la volonté de Dieu. Vous saurez plus tard pourquoi je vous fais cette dernière recommandation. »

Lorsque la sainte eut fini de parler, les pleurs que l'on s'efforçait de comprimer pour ne pas couvrir sa voix, recommencèrent plus déchirants que jamais. Enmie, la face souriante, consolait ses chères filles, et après les avoir toutes bénies, elle leur adressait, à chacune en particulier, quelque tendre et encourageante parole. Cependant, comme elle sentait approcher sa dernière heure, elle demanda le saint Viatique. Les prêtres le lui apportèrent.

Quand elle aperçut la divine hostie, elle fit, d'une voix haute et ferme, un acte de foi à la présence réelle de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'auguste Sacrement de nos autels (1), puis elle le reçut avec des sentiments d'humilité et de ferveur extraordinaires. On lui donna l'extrême-onction ; elle répondit elle-même à toutes les prières. La mort était proche, et on le croyait parce que la sainte l'avait dit ; mais rien sur son visage ne le faisait présager encore. La mort n'y avait imprimé aucun de ces signes effrayants qui annoncent sa présence. Tout au contraire, plus on avançait vers l'heure décisive, plus les traits de la mourante revêtaient une beauté céleste. Tout à coup on vit son front resplendir (2) : on eût dit que les portes du ciel s'entr'ouvraient, et qu'un rayon parti du trône divin venait, en se reposant sur le visage de la bienheureuse, lui transmettre à l'avance le suprême appel de l'Époux : « *Ecce Sponsus venit... exite obviam illi.* » « Voici l'Époux qui vient... volez au-devant de lui. » Enmie ne tarda guère à répondre

(1) Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.

(2) « *Illico hilaris facta, cœlesti splendore circumfusa est.* » (Manuscrit de la Bibl. nat., 1^a Vita.)

à ce délicieux appel. Elle sembla contempler un moment une apparition merveilleuse, mais invisible pour d'autres regards que les siens, puis elle ferma doucement les yeux. Sa belle âme venait de prendre son vol vers la patrie immortelle « où les vierges suivent l'Agneau. »

Durant les premières heures qui s'écoulèrent après ce bienheureux trépas, le visage de la sainte ne perdit rien de sa beauté ni de l'éclat extraordinaire survenu au dernier moment, et ses autres membres mêmes, loin de conserver la moindre trace des macérations qui les avaient meurtris, jusqu'à la fin, apparurent aussi blancs que l'albâtre. C'est ce que constatèrent, avec une joie indicible, les sœurs qui, selon l'usage de ce temps, lavèrent le corps virginal avant de l'ensevelir.

Tant de signes de prédestination furent pour les compagnes d'Enimie la plus efficace de toutes les consolations. Elles comprirent enfin qu'un pareil trépas demandait de la joie, et non des larmes. Aussi les funérailles de la sainte ressemblèrent-elles plutôt à un triomphe qu'à une funèbre cérémonie. Au milieu des hymnes et des cantiques des religieuses et d'une multitude de fidèles venus

de tous les environs, on transporta dans l'église consacrée à Notre-Dame les restes vénérés de la bienheureuse, et après la célébration du saint sacrifice, ils furent déposés dans le sépulcre qu'elle avait désigné avant sa mort (1).

Bientôt après, la jeune compagne de sa vie, et l'imitatrice de ses nobles vertus, eut la consolation d'aller rejoindre dans le ciel son illustre marraine. Conformément aux recommandations de leur abbesse, les religieuses placèrent le tombeau de sa filleule au-dessus du sien. C'est ainsi que la mort, elle-même, ne parvint pas à séparer les âmes ni les corps de ces deux vierges, qui avaient été inséparables durant leur vie.

Après avoir raconté les derniers moments et les funérailles de l'illustre servante de Jésus-Christ, un pieux historien exhorte ses lecteurs à la louer, et, donnant lui-même l'exemple, il s'écrie : « Je vous salue, ô

(1) Notre sainte fut ensevelie dans l'église de Notre-Dame, qu'elle avait fait bâtir, et c'est là qu'on retrouva son corps après de longues années. (Voir le manuscrit de la Bibl. nat.)

Cette église ne serait-elle pas l'église paroissiale actuelle de Sainte-Enimie, qui garde le nom de Notre-Dame-de-Gurgite? (*Hist. du monast. de Sainte-Enimie*, par M. André, archiviste.)

vraie bienheureuse ! ô vierge au-dessus de toute louange ! Parce que vous avez aimé sur la terre, de toute votre âme, le Seigneur Jésus-Christ, vous goûtez aujourd'hui le bonheur ineffable réservé dans le ciel à ses chastes épouses ! Vous ne cessiez jamais de le glorifier ici-bas, il est devenu maintenant votre gloire. Ah ! du milieu de ce chœur de vierges où vous chantez le cantique toujours nouveau, daignez agréer nos faibles vœux, quelque indignes qu'ils soient d'arriver jusqu'à vous. O Enimie, notre mère ! hâtez-vous de nous obtenir, par votre intercession, le secours de Jésus-Christ votre Epoux ; qu'il devienne le salut de ceux qui sont en danger de se perdre, et que sa main paternelle nous conduise au séjour du bonheur, où, en communion avec vous et tous les autres saints, nous puissions adorer un seul Dieu en trois personnes, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »



CHAPITRE DIXIÈME

Vaine tentative de Dagobert pour enlever les reliques de sainte Enimie.

Les historiens de sainte Enimie ne nous disent pas ce que devint après sa mort le monastère qu'elle avait fondé. Nous savons seulement, comme nous le raconterons bientôt, qu'au X^e siècle, victime du malheur des temps, il était complètement déchu de son ancienne splendeur. Des longues années qui précédèrent sa ruine, un seul fait est parvenu jusqu'à nous ; nous allons le reproduire d'après nos anciens manuscrits.

Dagobert I^{er}, fils et successeur de Clotaire-le-Jeune, était loin de posséder toutes les nobles qualités de son père. Les anciennes chroniques vantent pourtant sa générosité envers les pauvres, les églises et les monastères. Il s'attacha de préférence à celui de Saint-Denys, et la véritable passion avec laquelle il enlevait un peu partout les reliques les plus vénérées, pour en enrichir l'église de son couvent favori, lui a valu dans

L'histoire le surnom de voleur de reliques, « *prædo reliquiarum.* »

Le Gévaudan paya son lourd tribut à cette manie royale ; nous savons en effet, par un manuscrit d'Aldebert-le-Vénéral, évêque de Mende, en 1151, et par les savantes recherches des Pères Bollandistes, qu'au VII^e siècle, le corps de saint Privat fut transporté à Saint-Denys, où il demeura longtemps. Avidé comme il l'était de ce genre de trésors, comment Dagobert aurait-il pu résister à la tentation de s'approprier aussi les restes de sa glorieuse sœur, alors surtout qu'une guerre entreprise sur la fin de sa vie, contre les Gascons, lui fournissait naturellement l'occasion de traverser le pays des Gabales ?

Il se présenta donc un jour, à l'improviste, au monastère fondé par sainte Enimie, et abordant la supérieure, qui se trouvait au milieu de ses filles afin de recevoir plus solennellement son souverain, il lui dit : « Le moment est venu de rendre à madame Enimie, notre bienheureuse sœur, les honneurs qu'elle mérite. Nous avons formé le projet de transporter ses chères reliques en notre royale basilique de Saint-Denys : là, nous les déposerons dans une magnifique châsse d'or massif. »

Ces paroles furent un coup de poignard qui frappa au cœur l'abbesse et toutes ses sœurs. « Eh quoi ! beau sire, s'écria-t-elle d'une voix brisée par les larmes, vous voulez nous enlever tout ce qui fait notre consolation dans ce désert ! Qu'allons-nous devenir ? » — « Madame, reprit alors le roi, si vous nous accordez de bon gré ce que nous vous demandons, votre couvent sera comblé de richesses et d'honneurs ; nous ferons pour lui bien au-delà de nos promesses. » La supérieure, plus désolée que jamais, répondit : « Beau sire roi, le plus grand honneur, le plus riche trésor que nous puissions désirer, c'est de garder toujours le corps de notre chère dame. Que deviendrons-nous si vous l'emportez ? Il ne nous restera plus qu'à mourir ! Elle fut doublement notre mère, la mère qui pourvut à nos besoins temporels, la mère de nos âmes. Elle est la gardienne de ce monastère, elle le préserve de tout mal. Ah ! plutôt que de consentir à la perdre, nous nous ferons égorger sur ses restes vénérés ! » — « Il nous semble, dit le roi avec impatience, que nos promesses méritent qu'on en tienne un peu plus de compte qu'il vous ne faites. Sachez, du reste, que nous prendrons bien de vive force ce que vous ne

voulez pas nous accorder de bon gré. Où est le tombeau? » Toutes les religieuses éplorées se jetèrent alors aux pieds de Dagobert, et au milieu de leurs larmes et de leurs sanglots, elles lui disaient : « Au nom de Dieu, beau sire, au nom de madame sainte Marie, ne nous faites pas un si grand mal, laissez-nous notre mère. Vous voulez, dites-vous, l'honorer davantage; mais en nous l'arrachant, vous lui faites la plus cruelle des injures. Si vous saviez comme elle nous aimait! Ah! si humbles que soient les hommages de ses filles, son cœur maternel s'en contente assurément. De grâce, ne nous l'enlevez pas, ayez pitié de nous! » En parlant ainsi, elles demeuraient toujours prosternées devant le roi, qui répondit avec colère : « Toutes ces supplications sont inutiles; nous ne céderons pas. Est-ce que nous ne sommes pas maître d'honorer à notre gré le corps de notre sœur? C'est notre droit, et très-certainement nous en userons. Encore une fois, où est le tombeau? »

Voyant qu'il ne recevait aucune réponse, Dagobert entraîna toute sa suite vers un bâtiment dans lequel il avait reconnu la plus belle église du monastère, et les pauvres religieuses l'y suivirent en pleurant.

A force de recherches de la part du roi et de ses officiers, l'un d'eux appela tout à coup ses compagnons : il venait de lire sur une pierre sépulcrale le nom d'Enimie. Dagobert se montra satisfait de cette découverte. Cependant il voulut interroger encore les sœurs du couvent. Celles-ci ne répondirent que par des pleurs. Le roi cru voir dans ces signes de désolation la preuve certaine qu'il avait rencontré juste. Ne doutant nullement que cette pierre ne recouvrit le corps de sa sœur, il fit aussitôt procéder à l'exhumation.

Les religieuses comprirent alors le but de la dernière recommandation de leur bienheureuse mère, qui leur avait dit avant de mourir : « Vous placerez le tombeau de ma filleule au-dessus du mien. » Elles dissimulèrent sous leur voile leur joie secrète, et lorsque le roi fut parti, emportant, au lieu des reliques de la sainte, le corps de sa filleule, elles rendirent à Dieu et à leur glorieuse fondatrice de ferventes actions de grâces (1).

Cependant, de peur de trahir leur secret

(1) Le fond de ce récit est tiré du manuscrit de la bibl. de l'Arsenal; l'autre manuscrit raconte le même fait, mais plus brièvement.

et de donner l'éveil au roi, elles ne placèrent sur les restes chéris qui leur étaient conservés aucune pierre sépulcrale. Il est même très-probable qu'afin de dérober le saint corps à des recherches ultérieures, elles le changèrent de place, et ne firent connaître qu'à un très-petit nombre de sœurs l'endroit caché où il reposait. C'est ainsi que le Ciel, pour la quatrième fois, envoyait ou retenait miraculeusement sainte Enimie dans le pays désert qu'elle avait consacré par l'héroïsme et ses vertus angéliques, et auquel elle devait donner son nom. On eût dit que, même près sa mort, l'humble vierge redoutait encore les splendides hommages auxquels elle s'était dérobée si généreusement pendant sa vie.

CHAPITRE ONZIÈME

Invention des reliques de sainte Enimie.

Après plusieurs siècles de prospérité, le monastère de filles fondé par sainte Enimie finit par être victime de la négligence de ses administrateurs temporels, et de la cupidité sacrilège de maints spoliateurs séculiers (1). Vers le milieu du X^e siècle, on n'y retrouvait plus rien de ce qui annonce une communauté religieuse : tout y était en ruines. Etienne qui gouvernait à cette époque l'Eglise de Mende, conçut le projet de relever cette maison, mais il se voyait malheureusement dans l'impossibilité d'en venir à bout avec ses seules ressources. Il eut alors recours à l'abbé Dalmace, abbé de Saint-Chaffre en Velai, et le pria de se charger de cette pieuse entreprise.

« Celui-ci n'accepta qu'à condition que le

(1) « Quod per incuriam et sæcularem cupiditatem malè direptum erat, et inopiâ exigente religionis status inibi penitus annullatus videbatur... » (*Acte de cession du monastère.*)

monastère de Sainte-Enimie dépendrait absolument de celui dont il était abbé. Après avoir ainsi réglé cette affaire, l'évêque de Mende partit pour Rome, suivi de quelques-uns de ses prêtres et du marquis Raymond. L'abbé Dalmace y alla aussi avec eux, et là, en présence du pape Agapit et de plusieurs évêques, eut lieu d'une manière solennelle la convention précédemment arrêtée. L'acte dressé à cet effet fut signé par le pape, par l'évêque de Mende et par Gothescalc, évêque du Puy : il porte une date correspondant au 5 mai de l'an 954. Il est dit dans cette pièce que le corps de sainte Enimie repose dans le susdit monastère » (1).

On savait donc alors que Dagobert avait échoué dans sa tentative pour enlever le corps de la sainte, et, sans aucun doute, à peine arrivés à Sainte-Enimie, les moines bénédictins recherchèrent avec soin le tombeau de la bienheureuse. Comme il ne leur restait aucun indice capable de les guider dans leurs recherches, elles demeurèrent sans résultat, et les nouveaux religieux s'imaginèrent sans doute que l'évêque Etienne les avait involontairement induits en erreur.

(1) *Hist. de l'église de Mende*, par M. l'abbé J. Charbonnel, p. 112.

C'est du moins ce que suppose le récit de Bertrand de Marseille. On y voit qu'à l'époque de l'invention des reliques, les moines bénédictins les croyaient à Saint-Denys. (1).

Tandis qu'ils étaient dans cette fausse persuasion, le Seigneur révéla pendant la nuit, à un fervent religieux nommé Jean, l'endroit précis où gisait inconnu le sacré dépôt. Le saint homme, prenant cette céleste communication pour un rêve, n'en fit d'abord aucun cas, bien qu'il lui fût impossible d'en perdre le souvenir. La nuit suivante, il entendit distinctement les mêmes paroles, mais sans y ajouter plus de foi. Il se convainquit cependant qu'il ne dormait pas, mais il n'en admit pas davantage la réalité de l'apparition. Il voulut vainement s'endormir; le sommeil fuyait sa paupière. Il essaya de méditer, s'efforçant de rejeter comme une coupable distraction le souvenir des paroles de l'ange; efforts inutiles: sa pensée revenait toujours au même objet. Il disputait

(1) Ce n'est pas la première fois, tant s'en faut, que l'on a perdu ainsi les traces du tombeau d'un saint, et qu'on l'a retrouvé de la même manière ou à peu près. On peut citer notamment l'invention des reliques de saint Etienne, de saint Gervais et de saint Protais, de saint Privat, de sainte Lécile, et tout récemment encore de saint François d'Assise.

avec lui-même. Tantôt il se disait : « Il est évident que je suis le jouet d'une illusion ; le corps de la sainte n'est plus ici, il est à Saint-Denys. Mais, reprenait-il bientôt, je sais bien que je ne dormais pas... je l'ai bien entendu... N'importe, concluait-il toujours, je me garderai bien d'en rien dire, on me traiterait de visionnaire. »

Pendant qu'il raisonnait de la sorte, il entendit soudain un bruit mystérieux qui le glaça d'épouvante. Au même moment, une lumière resplendissante éclaira sa cellule comme en plein jour. La frayeur du bon moine redouble, et, ajoute l'historien (1) dont nous ne faisons que traduire le récit, il cache aussitôt la tête sous ses couvertures. Cependant la même voix surnaturelle qui s'était fait entendre déjà deux fois, appelle le religieux par son nom. Celui-ci n'osa pas encore répondre ; il mourait de frayeur. Interpellé de nouveau, il se décide à sortir la tête, et dit en faisant le signe de la croix : « Au nom de Dieu, qui êtes-vous ? Si vous me voulez du mal, de grâce, laissez-moi ; si vous venez dans de bonnes intentions, dites-le. » Alors la voix mystérieuse, confirmant

(1) Bertrand de Marseille.

les deux révélations précédentes, expliqua comment Dagobert, au lieu d'enlever le corps de la bienheureuse, n'avait emporté, par erreur, que les restes de la filleule d'Enimie. Cette fois, le bon moine n'hésite plus à croire la céleste vision; il passa toute la nuit en actions de grâces, et au point du jour, il se hâta de raconter à ses confrères ce qu'il avait vu et entendu.

Tout le monastère était dans l'impatience de contempler sur-le-champ le précieux trésor; mais les usages de l'Eglise voulaient qu'on attendît les ordres de l'autorité épiscopale avant de procéder à l'exhumation. On manda donc un courrier en toute hâte au chef-lieu du diocèse, et bientôt l'évêque de Mende se rendit à Sainte-Enimie.

Au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles accourus de tous les environs, le pontife entra dans l'église de Notre-Dame. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit désigné par la révélation céleste, on se mit à creuser la terre pendant que le chœur chantait une antienne à la louange de la glorieuse vierge (1). Ce furent probablement les paroles suivan-

(1) « Canton una antiphena
« Ad honor de la vergena. »

(Bertrand de Marseille.)

tes, qui résument en quelque sorte toute la vie de notre sainte : « J'ai dédaigné les pompes et les couronnes de ce monde pour répondre à l'amour de Jésus-Christ, mon Dieu. Aussitôt que je l'ai connu, il m'a doucement attirée à lui; je lui ai donné mon cœur et ma foi. »

Bientôt les fouilles, poussées avec une pieuse ardeur, mirent à découvert la châsse qui contenait les saintes reliques. A cette vue, il y eut dans toute l'assistance un frémissement d'émotion et de joie indicibles. Mais l'allégresse et l'admiration montèrent à leur comble lorsque le pontife, ayant levé le couvercle, exposa aux regards de la foule les restes vénérés. Il s'exhala aussitôt de ces pieux ossements une odeur si suave, raconte un biographe de la sainte, que chacun des assistants se croyait en paradis; tous les malades qui la respirèrent y trouvèrent leur guérison (1). En même temps, une lumière céleste dont l'éclat éblouissait complètement les yeux, et ne laissait pas même apercevoir la flamme des cierges, inonda l'enceinte sacrée. Ce fut alors une véritable

(1) On sait que les mêmes prodiges accompagnèrent l'invention du corps de saint Etienne, premier martyr, et de plusieurs autres saints.

explosion d'enthousiasme, et les hymnes de reconnaissance les plus solennels montèrent vers les cieux, à la gloire du Très-Haut et en l'honneur de l'humble vierge son épouse.

Les saintes reliques furent transportées de l'église Sainte-Marie dans le nouveau monastère qu'on avait fait bâtir, où on les déposa, en grande pompe, dans un monument digne de recevoir un si glorieux dépôt. Les miracles qui s'opérèrent par l'intercession de sainte Enimie, durant les premiers jours qui suivirent l'invention de son corps, furent innombrables, dit un historien de notre bienheureuse. Malheureusement leur multiplicité même fut cause qu'on négligea d'en conserver par écrit le fidèle souvenir. On recueillit avec plus de soin les détails intéressants des prodiges opérés plus tard, à Mende et au Puy, par la vertu des reliques de notre sainte. C'est le récit de ces miracles qui va faire l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE DOUZIÈME

Miracles opérés par la vertu des reliques de sainte Enimie à Mende, au Puy et dans le monastère qu'elle avait fondé. — Conclusion.

D'après un usage encore pratiqué au XIII^e siècle, la paroisse de Sainte-Enimie, religieux, prêtres et fidèles, se rendait processionnellement à Mende, tous les sept ans, avec ses précieuses reliques, à l'époque où s'assemblaient les Etats du Gévaudan (1). On ignore la date de la première de ces translations, mais nous apprenons d'un ancien manuscrit que le corps de notre sainte y opéra beaucoup de miracles. On cite, entre autres guérisons, celle d'un aveugle nommé Ramnulle, du hameau de Dignas, non loin du monastère de Sainte-Enimie, et celle de deux paralytiques.

Ces prodiges attirèrent bientôt un tel concours de fidèles, que l'église où se trouvait la sainte châsse ne put les contenir. Alors

(1) Archives départ., citées par M. André, archiviste, dans son *Histoire du monastère de Sainte-Enimie*.

on transféra les reliques de notre glorieuse thaumaturge hors de la ville, sous une tente magnifique dressée auprès de l'endroit où l'on avait coutume de tenir les États du pays. C'est là que les miracles recommencèrent : « Les aveugles recouvraient la vue, les lépreux étaient guéris, les boiteux marchaient, les démons sortaient du corps des possédés (1). »

« Le fait que je vais raconter, dit un biographe du XIV^e siècle (2), à propos des prodiges opérés lors d'une nouvelle translation, n'est pas très-ancien ; il s'est accompli à la dernière assemblée des États tenue à Mende, et il existe encore un grand nombre de témoins de ce fait, et des plus véridiques. L'assemblée venait de terminer ses travaux, et l'évêque était déjà debout sur l'estrade pour donner sa bénédiction, lorsque soudain il s'élève de toutes parts des cris de joie et de triomphe. Au près de la châsse de sainte Enimie, deux femmes venaient de recouvrer l'usage de leur bras paralysé. Une troisième, percluse de ses jambes, s'était mise à courir en chantant les louanges de notre bienheu-

(1) Manuscrit de la Bibl. nat. *Miracula*.

(2) *Ibidem*.

reuse. Une autre femme doublement à plaindre puisqu'elle était à la fois muette et frappée de paralysie, un jeune homme possédé d'un malin esprit, avaient au même moment obtenu leur guérison par l'intercession de notre sainte. Ces prodiges admirables ne furent pas les seuls qui s'opérèrent dans cette circonstance; mais, ajoute le narrateur, si nous voulions les raconter tous, il nous faudrait plus d'un volume (1). »

Le Seigneur tout-puissant ne se contenta pas de glorifier les restes vénérés de notre sainte dans le diocèse où elle était venue mourir, la capitale du Velay fut témoin des mêmes prodiges. En l'an 1036, le Puy était désolé par la guerre civile. Etienne de Mercœur, évêque de cette ville, ayant épuisé tous les autres moyens de conciliation, se tourna du côté du Ciel. Afin de mieux réussir dans ses supplications, il engagea les prélats voisins à venir joindre leurs prières aux siennes, en se faisant accompagner de leurs plus insignes reliques. Raymond, évêque de Mende, se rendit à cette invitation, emportant avec lui les reliques de saint Privat et de sainte Enimie. La présence du corps de

(1) Manuscrit de la Bibl. nat. *Miracula*.

notre bienheureuse fut bientôt signalée par de nombreux miracles. En voici deux qui méritent une mention particulière : je veux parler de la guérison de deux dames aveugles, dont l'une s'appelait Lanthilde, l'autre Dominica. Ce double prodige eut, ceci de particulier, que les deux femmes redevenaient aveugles dès qu'elles s'éloignaient du corps de la sainte ; elles furent donc obligées d'accompagner la châsse vénérée jusqu'au monastère de Sainte-Enimie. Lanthilde, qui appartenait à une famille noble et riche, essaya plusieurs fois, à la prière de ses parents, de quitter les rives du Tarn ; mais à peine se mettait-elle en route pour partir, que son mal la reprenait, tandis qu'elle recouvrait la vue dès qu'elle revenait sur ses pas. Cédant alors à la volonté du Ciel, elle s'établit définitivement avec sa compagne auprès des saintes reliques de la vierge qui les avait toutes-deux guéries. C'est au retour de cette translation qu'un autre aveugle nommé Girbald, du hameau du Bac, tout près de Sainte-Enimie, s'étant trouvé sur le passage de la châsse vénérée, recouvra subitement la vue (1).

(1) Manuscrit de la Bibl. nat. Miracula.

L'ancien manuscrit dont nous avons déjà parlé rapporte encore d'autres miracles, non moins étonnants, opérés à Sainte-Enimie par notre bienheureuse après l'invention de ses reliques. C'est tantôt un noble châtelain de Saint-Laurent-d'Olt, appelé Abon, qui, après avoir pillé un domaine appartenant au prieuré de Sainte-Enimie, perd subitement la raison et devient possédé du malin esprit. Il est obligé, pour obtenir sa guérison, de se rendre en pèlerinage au tombeau de notre bienheureuse, et de compenser largement les torts qu'il avait causés au monastère (1). Tantôt c'est une pauvre mère de famille du Mas-Murto, appelée Stéphana, que son mari fait transporter auprès du saint tombeau. Lorsqu'on la déposa sur le pavé du temple, elle était complètement paralysée et de plus sourde et muette : bientôt elle se releva guérie.

C'est ainsi que Dieu se plaisait à glorifier, après sa mort, l'humble vierge qui avait évité avec tant de soin, durant sa vie, les hommages et les honneurs de la terre. Le peuple reconnaissait en elle « la vierge amie

(1) Le titre de la donation faite au monastère par Abon se trouve encore dans les Archives départementales.

de Dieu, » selon le langage d'un historien, et « de loin comme de près » il accourait autour de ses reliques.

Aujourd'hui, la confiance des fidèles en l'intercession de notre bienheureuse dure encore. Des paroisses les plus éloignées, on vient implorer dans sa grotte des faveurs pour l'âme ou pour le corps; et les nombreuses messes d'action de grâces que l'on y fait célébrer, disent clairement qu'on n'invoque pas en vain l'illustre vierge mérovingienne.

Mais si le souvenir de notre sainte a été pieusement conservé, il n'en a pas été de même de ses plus insignes reliques. Durant de longs siècles, la plus grande partie de ces restes précieux reposa au monastère, dans une arche de bois enchâssée dans une espèce de couronnement. On y vénérât encore d'autres reliques de la même sainte, probablement un de ses bras. Le reliquaire qui les contenait avait la forme d'un bras en vermeil, surmonté d'une main d'argent portant un lis de la même matière. Il était orné d'une double rangée de pierres précieuses, et reposait sur quatre lions de vermeil. Une lampe brûlait nuit et jour devant ces pieux trésors. La révolution de 93 a tout em-

porté (1). Une autre portion des reliques de sainte Enimie était conservée à l'église paroissiale, dans une urne de granit rouge, au fond d'une niche latérale, du côté de l'Évangile, en face de la fenêtre du chœur. Aujourd'hui, la majeure partie de ces ossements vénérés a disparu. Le voile de la sainte, que l'on portait en procession durant les calamités publiques, est également perdu. Le monastère lui-même, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'est plus qu'un monceau de ruines encore imposantes.

Voilà l'œuvre des révolutions : elles s'acharnent à faire disparaître de notre sol les monuments les plus dignes de respect ; et nous, toujours indulgents pour de pareils excès, nous passons avec indifférence aux pieds des ruines qu'ils ont accumulées. Ainsi s'éteint de plus en plus le culte des souvenirs. Oubliant les bienfaits innombrables des siècles écoulés, pour n'en apercevoir que les fautes passagères, nous laissons froidement démolir les pieux édifices que nous légua la foi de nos aïeux, et nous ne voyons pas que chaque insulte faite au passé de-

(1) *Hist. du monastère de Ste-Enimie*, par M. André,, archiviste.

vient pour l'avenir, et même pour le présent, un nouveau germe de ruine.

Cependant, hâtons-nous de le dire, si le bourg de Sainte-Enimie, en laissant tomber son monastère, a perdu l'un des plus beaux ornements de sa couronne, il n'a pas renié sa foi. En vain les folies de 95 voulurent lui arracher son beau nom, celui de sa fondatrice, pour lui substituer l'appellation prosaïque de Puits-Roc, ses pieux habitants sont demeurés fidèles au culte de leur patronne, et ils ont gardé son nom. Ils voient encore en elle leur plus beau titre de gloire; ils l'aiment comme leur mère; ils ont toujours la plus entière confiance en son crédit auprès de Dieu.

Et nous aussi, ô grande sainte! nous partageons avec bonheur la dévote confiance que vous témoignent vos enfants de prédilection. Sans être né, comme eux, sur le sol béni qui porte votre nom, nous tenons à proclamer que votre souvenir, le souvenir de ces vertus dont nous venons de faire un trop pâle exposé, le souvenir des moments délicieux consacrés à votre louange, ne s'effacera jamais du fond de notre âme.

En nous confiant la douce tâche d'écrire votre vie, le digne successeur des Privat et

des Ilèze nous disait, avec cette aimable bonté qui le caractérise : « Travaillez *con amore.* »

Oui certes, c'est avec amour que nous avons étudié votre radieuse figure, ô vierge incomparable ! et que nous avons essayé d'en reproduire quelques traits. Nous serions trop heureux si cet humble récit répondait aux sentiments que notre cœur vous a voués ; car nous vous aimons, ô douce sainte ! gloire de nos montagnes, fleur la plus céleste qu'y soit jamais venue cueillir la main de Dieu. L'angélique beauté de votre âme nous ravit dès le premier instant où nous fûmes appelé à la contempler. Dès lors, nous n'avons pas écrit une seule de ces pages qui vous appartiennent, sans vous avoir auparavant invoquée à genoux, et, s'il plaît au Seigneur, nous ne laisserons plus passer un seul jour de notre vie sans redire votre nom avec amour.

Et maintenant que notre œuvre arrive à son terme, qu'il nous soit permis d'élever encore une fois vers vous, ô sainte Enimie ! le faible accent de notre louange et de notre prière. Couronnée depuis douze siècles des roses et des lis éternels, vous suivez l'Agneau partout où il va, vous respirez le parfum

divin qui s'exhale de sa bouche, vous écoutez avec ravissement son langage plus doux que le miel. Marie, la Reine des Vierges, vous donne l'exemple : « elle court la première sur les traces embaumées du céleste Epoux ; » mais vous êtes devenue sa compagne, vous courez après elle, et vous aussi vous êtes pour Jésus, quoique à un degré inférieur à celui de sa Mère, « belle comme la lune, brillante comme le soleil (1). » Vous aviez pris sur la terre les ailes de la colombe pour échapper au monde et chercher ici, « dans le creux du rocher, (2) » le recueillement et la pénitence. Et c'est là que le Seigneur est venu vous prendre en vous disant : « Levez-vous, ô ma bien-aimée ! ô ma colombe ! ô ma toute-belle ! hâtez-vous, car l'hiver est fini, les pluies ont cessé, voici la saison des fleurs, (3) » des fleurs qui ne se fanent pas. Et au son de cette voix adorable, vous vous êtes empressée de quitter votre dépouille mortelle pour vous envoler au ciel. Ah ! nous vous en supplions, du haut de ce trône de gloire où le Roi des rois vous a

(1) *Cant. cant.*, VI, 9, cité par le manuscrit de la Bibl. nat.

(2) « *Colomba in foraminibus petræ...* » (*Cant. cant.*)

(3) *Ibid.*

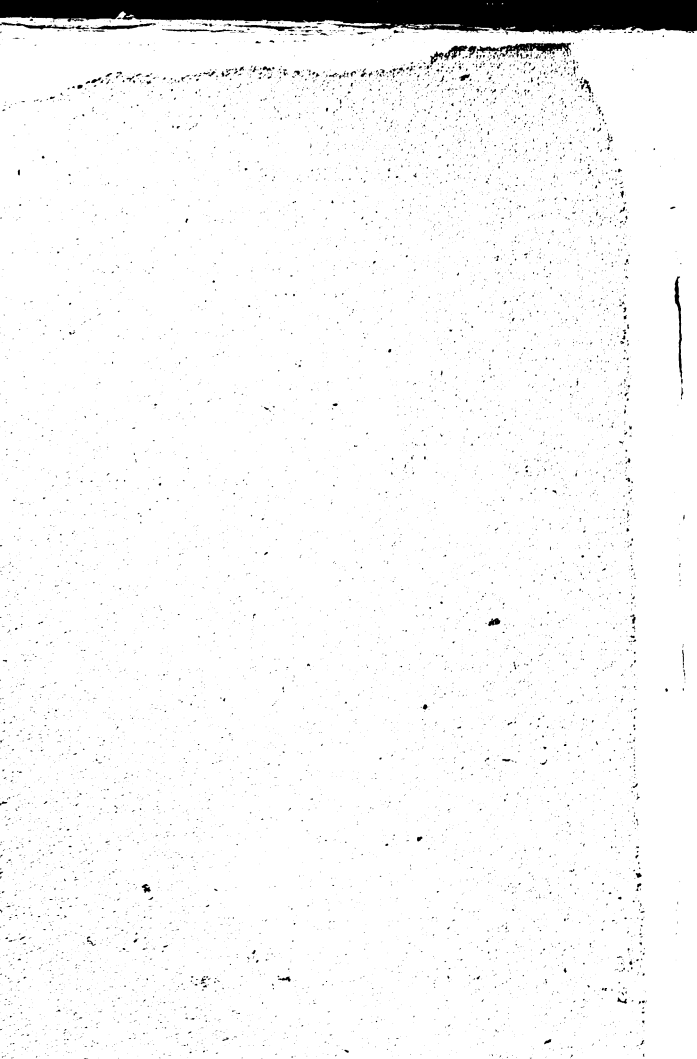
fait asseoir, souvenez-vous de vos serviteurs, de ceux-là surtout qui habitent le diocèse où vous êtes venue mourir. Obtenez-leur de la divine Miséricorde le pardon de leurs fautes, hélas ! si nombreuses. Faites qu'ils marchent sur vos glorieuses traces, comme vous marchez vous-même sur celles de l'Agneau, à la suite de la Reine des vierges ! Puissent-ils s'éprendre de plus en plus, à votre exemple, d'un noble amour pour la chasteté, la charité, l'esprit d'oraison et de pénitence ! Ces belles vertus furent toujours bien nécessaires, mais dans le temps où nous vivons, nous en avons besoin plus que jamais. Les hommes de mensonge parlent bien haut depuis quelques mois, et nos désastres actuels, amenés par leur faute, bien loin de les humilier, ne font qu'accroître leur audace : ils triomphent dans la douleur et le découragement universels. Ce n'est pas en cédant lâchement à leurs perfides caresses ou à leurs menaces furibondes que nous les désarmons, mais en proclamant comme vous, ô courageuse vierge, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et en refusant jusqu'à la fin de sacrifier un iota des éternels principes, seuls capables de nous sauver. Faites donc, ô grande sainte ! que vos serviteurs ne

perdent pas courage dans la lutte contre le mal ; obtenez-leur une infatigable persévérance dans des prières que Dieu ne repousse qu'en apparence et momentanément ; maintenez-les inébranlables sur le roc de granit de la foi au surnaturel , et de l'obéissance au Vicaire de Jésus-Christ. Nos ennemis, qui sont aussi les vôtres et ceux de votre céleste Epoux , poursuivent hautement un but infernal, condamné par tous les actes de votre vie : ils ont écrit sur leur triste drapeau : « Affranchissement définitif de la chair ; règne de la volupté. » Levez-vous, ô Enimie, vierge sans tache, épouse immaculée du Christ ! faites sortir de notre sol chrétien des légions de plus en plus nombreuses de ces âmes virginales dont les chastes vertus puissent amener, au contraire, le triomphe définitif de l'esprit sur la chair. Animés par de si nobles exemples, qu'ils estiment et honorent du moins la pureté angélique, ceux qui n'ont pas le courage de l'embrasser dans toute sa perfection ! Mais vous n'avez pas seulement arboré dans la cour des rois la bannière de la virginité : jusqu'au dernier soupir, vous êtes demeurée fidèle à cet autre étendard que nous légua Jésus, après y avoir écrit de son sang, sur le

Calvaire, le mot divin de SACRIFICE. Ce seul mot résume toute votre vie, ô héroïque vierge ! Oui, vous avez connu tous les sacrifices, vous les avez tous embrassés généreusement : sacrifices des richesses, des honneurs, de la santé, de la beauté, des affections les plus chères, des plaisirs même innocents, vous avez tout sacrifié à votre amour pour Dieu, sauf votre charité pour vos frères ! Ah ! puissions-nous, à votre suite, nous engager résolument sur ce chemin royal de la croix où le Christ, votre Epoux, marcha le premier ! Si nous savions comprendre, goûter et pratiquer comme vous la loi du sacrifice et de l'abnégation chrétienne, non-seulement notre propre salut serait assuré, mais encore nous sauverions nos frères, que des prophètes menteurs entraînent de plus en plus sur un chemin de sang et de ruines.

Mende, le 29 juin 1872, fête des SS. apôtres
Pierre et Paul.





TROIS MÉDITATIONS

PRÉPARATOIRES

A LA FÊTE DE SAINTE ÉNIMIE

PREMIER JOUR

SAINTE ÉNIMIE MODÈLE DE LA FUIITE DU MONDE

« Ecoutez, ô ma famille, ouvrez les yeux, prêtez l'oreille aux enseignements du Divin Epoux ; oubliez pour lui plaire votre peuple et la maison de votre pere, et vous vous ferez aimer du Seigneur votre Dieu. »

(Ps. XLIV, 11.)

1^{er} POINT. — Sainte Enimie ouvrit les yeux de bonne heure du côté du Ciel, et prêta aussitôt l'oreille aux enseignements qui en descendent. Toujours attentive à ces divines

leçons, elle vécut à la cour sans lui appartenir ; elle s'efforçait de fuir ses honneurs, ses plaisirs et ses fêtes bruyantes, et lorsque l'obéissance l'obligeait à les subir, elle se créait au fond du cœur une solitude où il n'y avait de place que pour Dieu. Bientôt il lui fut permis de quitter irrévocablement le monde, et de mener une vie toute céleste dans le désert où elle vint s'ensevelir.

Adorons, aimons et bénissons le Seigneur, dont la grâce toute-puissante nous a donné sainte Enimie.....

Offrons nos devoirs à cette grande sainte.....

H^e POINT. — Nous aussi nous devons fuir le monde, au moins de cœur. « Malheur au monde (S. Matth. XVIII, 7) !.. » « Je ne prie pas pour le monde (S. Joan. XVII, 9), » dit le Sauveur. « Gardez-vous de vous attacher au monde (S. Jean, I Ep., II, 15). »

Le monde que nous avons à fuir, c'est tout ce qui professe des maximes opposées à celles de Jésus-Christ, tout ce qui tend à nous séparer de Jésus-Christ.

Les uns sont appelés à quitter le monde réellement par la profession religieuse. Les

vertus dont sainte Enimie donne l'exemple à la cour de son père, son courage invincible en face des sollicitations contraires à son vœu de virginité, nous disent comment on se prépare à une sublime vocation; avec quelle foi et avec quel courage, le moment favorable venu, on accomplit son sacrifice.

Ceux qui ne se sentent pas appelés à une vocation parfaite, et c'est le plus grand nombre, peuvent apprendre de sainte Enimie comment on vit au milieu du monde sans être du monde.

Nous obtiendrons cet heureux résultat :

1° Par notre modestie dans les regards, les paroles, dans toutes nos démarches, et surtout par la pureté de nos pensées et de nos désirs;

2° Par la fuite de l'occasion prochaine du péché;

5° Par l'esprit d'oraison et par la fréquentation des sacrements.

Si nous ne sommes pas fidèles à chercher dans ces moyens de salut un puissant préservatif contre les séductions du monde, nous deviendrons bientôt ses esclaves, et l'édifice de notre sanctification croulera.

III^e POINT. — Examinons ce que nous avons fait jusqu'ici par rapport à un point si important :

1^o Notre vanité ne nous a-t-elle pas fait oublier les règles de la modestie chrétienne, de la pureté angélique ?

2^o Notre orgueil présomptueux, notre désobéissance à nos parents ou au guide spirituel de notre vie, ne nous ont-ils pas jetés souvent au milieu des occasions les plus dangereuses ?

3^o Notre négligence, notre tiédeur ne nous ont-elles pas tenus éloignés des sacrements et de la prière fervente et assidue ?

Repentir..... Résolutions.....

Bouquet spirituel : « Si vous ne pouvez quitter toutes les choses du monde, prenez garde au moins de ne pas y attacher votre cœur de telle sorte que le monde, par leur moyen, vous tienne attachés à lui. » (Saint Grégoire-le-Grand.)

Sub tuum præsidium, etc.

DEUXIÈME JOUR

SAINTE ÉNIMIE MODÈLE DE LA VIE DE PRIÈRE

« Ne cessez point de prier. »
(S. Paul, I Thess. V. 17.)

1^{er} POINT. — Sainte Enimie nous apprend par son exemple comment nous devons prier. Sa prière est :

1^o Recueillie. Sainte Enimie ne se contente pas d'élever son cœur à Dieu et d'imposer à tous ses sens, en restant au milieu du monde, la plus sévère retenue; afin de mieux vaquer à l'oraison, elle se retire au fond d'une grotte solitaire et s'interdit jusqu'à la société de ses compagnes.

2^o Assidue. Elle prie, non-seulement le jour, mais encore durant de longues heures de la nuit.

3^o Pleine de confiance. C'est pourquoi elle obtient du Ciel tant de miracles.

4^o Reconnaissante. Après chaque bienfait divin, elle passe toujours un temps considérable à offrir à Dieu ses actions de grâces.

5° *Persévérante*. Deux rechutes terribles ne l'empêchent pas de revenir à la charge et d'implorer pour la troisième fois sa guérison.

Rendons nos devoirs au Seigneur et à sa fidèle servante.....

II° POINT. — Notre vie doit être une vie de prière : « Ne cessez point de prier, » nous dit saint Paul (Thess., V, 17). « Veillez et priez, » nous dit le Sauveur (S. Matth., XXVI. 41). « La prière est un entretien avec Dieu, une contemplation des choses invisibles, une foi assurée des biens qu'on souhaite, un honneur qui nous égale aux anges mêmes, un progrès dans le bien, un préservatif contre le mal, un amendement du péché, un fruit actuel de la vertu et un avant-goût de la gloire à venir. » (S. Grég. de Nysse, Hom. sur l'Ecclés.). « Notre âme doit se considérer comme dépourvue de toutes choses, afin qu'elle ne cesse pas de prier... » (S. Aug., Lettre XII.) « On prie sans cesse lorsque, par des œuvres agréables à Dieu et toujours faites pour sa gloire, toute la vie devient une oraison perpétuelle. » (S. Hilaire de Poitiers.)

III^e POINT. — Examinons comment nous avons rempli ce grand devoir :

1^o Avons-nous gardé le recueillement?... Nos yeux et notre oreille ne sont-ils pas allés chercher un peu partout des distractions que nous n'avons pas combattues ou qui nous dégoûtent de la prière ?

2^o Avons-nous eu soin de prier souvent, surtout en présence de la tentation ?

3^o Ne prions-nous pas machinalement et par habitude, sans aucune confiance, et en considérant la prière comme un de ces remèdes inoffensifs que l'on prend par complaisance, mais sans en espérer le moindre résultat ?

4^o N'oublions-nous pas que l'ingratitude est un vilain vice, et que le moyen d'obtenir du Ciel de nouveaux bienfaits, c'est de le remercier de ceux dont il nous a déjà favorisés ?

5^o Parce que Dieu tarde à nous exaucer, ou bien parce que nous éprouvons dans nos prières des dégoûts, des aridités, des distractions involontaires, n'avons-nous pas renoncé à quelques-unes de nos pratiques

pieuses? n'avons-nous pas, peut-être, murmuré contre la Providence?

Repentir..... Résolutions.....

Bouquet spirituel : « Une once de prière faite au milieu de la désolation pèse plus devant Dieu que cent livres faites au milieu des consolations. » (S. François de Sales.)

Sub tuum præsidium, etc.

TROISIÈME JOUR

SAINTE ÉNIMIE MODÈLE DE LA VIE DE SACRIFICE

« Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même. »
(Math. XVI, 24.)

1^{er} POINT. — Sainte Enimie comprit de bonne heure cette invitation du divin Maître ; c'est pourquoi, dès son enfance, elle marcha si généreusement sur le chemin du sacrifice : sacrifice des ornements que portent les jeunes filles de son âge, afin de mieux secourir les pauvres ; sacrifice de la répugnance naturelle que l'on éprouve en présence de certains malades rebutants ; sacrifice de la santé et de la beauté, lorsqu'elle fut atteinte de la lèpre ; sacrifices du cœur, lorsqu'elle perdit sa mère et qu'elle fut obligée de quitter pour toujours son père et son frère ; enfin, les sacrifices continuels que lui valurent ses pratiques effrayantes de mortification dans la grotte sauvage de Burlatis.

Rendons à Dieu nos devoirs, et à sa fidèle servante.....

II^e POINT. — La parole de Notre Seigneur Jésus-Christ ; « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, » s'adresse à tout le monde. « *Dicebat ad omnes*, il disait à tout le monde : Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il marche à ma suite. » (S. Luc, IX, 23.) Avant d'aller au Ciel, il lui fallut souffrir. » (S. Luc, XXIV, 26.) Si nous voulons y arriver comme lui, il faut suivre le même chemin. « C'est pour cela qu'il nous a donné l'exemple. » (S. Jean, XIII, 15.)

En menant une vie de sacrifice ou de mortification :

1^o Nous obtenons la rémission de la peine temporelle due à nos péchés ;

2^o Nous témoignons à Dieu le véritable amour ;

3^o Nous assurons notre persévérance.

III^e POINT. — Comment avons-nous jusqu'ici pratiqué la vertu de mortification et de sacrifice ?

1^o Avons-nous accepté avec résignation les épreuves auxquelles la Providence nous a soumis ?

2° Nous sommes-nous imposé quelques pratiques de mortification, en nous privant de quelque commodité, de quelque friandise dans nos repas; en rendant à notre prochain malade, ou dans le besoin, quelqu'un de ces services qui coûtent à la nature?

3° Avons-nous pratiqué la mortification intérieure, par exemple, en supportant sans impatience et sans rancune quelque humiliation, etc.?

Repentir..... Résolutions.....

Bouquet spirituel : « Entre tous les dons du Saint-Esprit que Jésus-Christ a accordés et qu'il accordera à ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir pour l'amour de Dieu. » (S. François d'Assise.)

Sub tuum præsidium, etc.



PRIÈRE A SAINTE ÉNIMIE

O bienheureuse vierge Enimie, qui nous enseignez par vos exemples à dédaigner les pompes du siècle et à ne vivre que pour Dieu seul ! obtenez-nous la grâce de fouler aux pieds ce que vous avez méprisé, d'aimer ce qui fut l'objet de vos affections. O modèle accompli d'innocence, de chasteté, de charité, d'oraison et de pénitence ! entraînez-nous à votre suite, afin qu'après avoir fidèlement imité vos vertus sur la terre, nous soyons un jour appelés à partager votre éternelle couronne dans le Ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE PRIÈRE A LA MÊME SAINTE

Lorsqu'on est soumis à quelque épreuve.

O vierge fidèle qui, après avoir enduré non-seulement avec courage, mais aussi avec joie, le martyre de la souffrance, en avez enfin été délivrée miraculeusement! obtenez-nous du Seigneur, si telle est sa sainte volonté, la cessation du mal qui nous accable; et s'il n'entre pas dans les desseins de la divine Providence de détourner de nos lèvres le calice d'amertume, obtenez-nous du moins du Seigneur Jésus cette patience et cette résignation chrétiennes qui adoucissent l'épreuve sur la terre et la rendent méritoire pour le Ciel. Ainsi soit-il.

LITANIÆ SANCTÆ ENIMIÆ

Kyrie, eleison.

Christe, eleison.

Kyrie, eleison.

Christe, audi nos.

Christe, exaudi nos.

Pater de cœlis, Deus, miserere nobis.

Fili, redemptor mundi, Deus, miserere nobis.

Spiritus sancte, Deus, misere nobis.

Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.

Sancta Maria, ora pro nobis.

Sancta Enimia genere et fide nobilissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia ab infantiâ piissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia, quæ coævis in aulâ patris, Christi bonus odor fuisti, ora pro nobis.

Sancta Enimia virgo castissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia in vitandis levioribus culpis feliciter vigilantissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia Deo et hominibus amabilis, ora...

Sancta Enimia mundi honores et insignia contemnens, ora pro nobis.

Sancta Enimia mitissimi Jesu discipula studiosissima, ora pro nobis.

LITANIES DE SAINTE ÉNIMIE

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez...

Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez...

Sainte Marie, priez pour nous.

Sainte Enimie, très-illustré par la naissance et par la foi, priez pour nous.

Sainte Enimie, très-pieuse dès l'enfance, priez...

Sainte Enimie, parfait modèle de vertu pour vos compagnes, à la cour de votre père, priez...

Sainte Enimie, vierge très-chaste, priez...

Sainte Enimie, très-attentive à éviter les moindres fautes, priez pour nous.

Sainte Enimie, agréable à Dieu et aux hommes, priez pour nous.

Sainte Enimie, qui avez méprisé les honneurs et les distinctions du monde, priez pour nous.

Sainte Enimie, disciple fidèle de Jésus plein de douceur, priez pour nous.

Sancta Enimia mater pauperum, ora pro nobis.

Sancta Enimia quæ ægrotorum pedes tersisti et vulnera curasti, ora pro nobis.

Sancta Enimia, quæ, ut servares virginitatem leprâ percuti à Deo impetrasti, ora pro nobis.

Sancta Enimia, ter divinitus sanata in fonte Burlensi, ora pro nobis.

Sancta Enimia, Christo vocanti fidelissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia in oratione et contemplatione pernoctans, ora pro nobis.

Sancta Enimia, quæ pro thalamo frigidam rupem habuisti, ora pro nobis.

Sancta Enimia, crucis Christi amatrix, ora pro nobis.

Sancta Enimia, abstinentiæ observatrix rigidissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia miraculorum gloriâ cæruscans, ora pro nobis.

Sancta Enimia, carnis illecebrarum victrix constantissima, ora pro nobis.

Sancta Enimia, sponse in cœlis se jungere semper ardens, ora pro nobis.

Sancta Enimia, angelorum concentu sæpè recreata, ora pro nobis.

Sancta Enimia, prophetiæ spiritu afflata, ora pro nobis.

Sancta Enimia, pretiosâ in conspectu Domini morte functa, ora pro nobis.

Sancta Enimia, nostra apud Deum advocata, ora pro nobis.

- Sainte Enimie, mère des pauvres, priez...
- Sainte Enimie, lavant les pieds des malades et pansant leurs plaies, priez pour nous.
- Sainte Enimie, qui avez demandé à Dieu d'être frappée de la lèpre plutôt que de perdre votre virginité, priez pour nous.
- Sainte Enimie, trois fois miraculeusement guérie dans la source de Burle, priez pour nous.
- Sainte Enimie, très-fidèle à l'appel de Jésus-Christ, priez pour nous.
- Sainte Enimie, qui avez passé les nuits en oraison, priez pour nous.
- Sainte Enimie, qui n'aviez pour lit que la roche nue, priez pour nous.
- Sainte Enimie, amante de la croix de Jésus, priez pour nous.
- Sainte Enimie, qui avez pratiqué l'abstinence la plus rigoureuse, priez pour nous.
- Sainte Enimie, favorisée du don des miracles, priez pour nous.
- Sainte Enimie, toujours victorieuse des tentations impures, priez pour nous.
- Sainte Enimie, toujours brûlante du désir d'aller vous unir au divin Epoux dans le Ciel, priez...
- Sainte Enimie, souvent réjouie par les concerts angéliques, priez pour nous.
- Sainte Enimie, favorisée du don de prophétie, priez pour nous.
- Sainte Enimie, dont la mort a été précieuse devant Dieu, priez pour nous.
- Sainte Enimie, notre avocate auprès de Dieu, priez pour nous.

Agnus Dei... (ter). Christe, audi nos. Christe, exaudi nos.

***. Ora pro nobis, sancta Enimia. ⁊. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.**

Oremus. Clementissime Deus, qui ad gloriam sanctorum B. Enimiam virginem erexisti, concede ut ejus meritis et imitatione æterna gaudia consequamur, per Dominum nostrum, etc.



Agneau de Dieu... (*ter*). Jésus, écoutez-nous.
Jésus, exaucez-nous.

✠. Priez pour nous, sainte Enimie. *ñ.* Afin que nous méritions de profiter des promesses de Jésus-Christ.

Prions. Dieu infiniment bon, qui avez élevé à la gloire des saints la bienheureuse vierge Enimie, accordez-nous, en vue de ses mérites, d'imiter ses vertus, afin que nous puissions obtenir le bonheur éternel, par Jésus-Christ, notre Seigneur, votre Fils, qui vit et règne, etc.



CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE SAINTE ÉNIMIE ⁽¹⁾

AIR : *Mère de Dieu, quelle magnificence.*

Chrétiens, chantons la vierge incomparable
Dont les vertus illustrèrent ces lieux :
Le souvenir de sa vie admirable
Fut toujours cher au cœur de nos aïeux.

REFRAIN.

O vierge amie
Du divin Roi !
Sainte Enimie,
Conduis-nous avec toi,
Dans la patrie
Où triomphe la Foi.

(1) C'est, avec quelques corrections et abréviations, la reproduction d'un autre cantique assez récent déjà publié dans un abrégé de la *Vie de sainte Enimie* (édit. 1858).

Pure et sans tache, à la fleur de son âge,
Elle éleva ses regards vers les cieux ;
La modestie ornait son doux visage,
Et l'innocence éclatait dans ses yeux.

O vierge, etc.

Elle renonce à la splendeur du trône
Pour embrasser la croix, l'humilité ;
Elle préfère au sceptre, à la couronne,
Le lis divin de la virginité.

O vierge, etc.

Pour conserver ce trésor ineffable,
Elle demande instamment au Seigneur
De la couvrir d'une lèpre effroyable
Qui tienne loin le monde séducteur.

O vierge, etc.

Sans murmurer, sur son noble visage
Elle a reçu les stigmates affreux,
Lorsque le ciel dans un pays sauvage
Lui fait chercher un bain miraculeux.

O vierge, etc.

En Gévaudan coule l'onde bénie
Dont a parlé le messager divin ;
Elle s'y baigne et se lève guérie,
En bénissant le Maître souverain.

O vierge, etc.

Deux fois son cœur l'entraîne vers son père,
Mais chaque fois le cruel mal revient :
« Seigneur, dit-elle, en ce lieu solitaire,
Je le comprends, votre amour me retient. »

O vierge, etc.

Elle retourne à l'eau miraculeuse,
Chercher encor un remède à son mal ;
Et, cette fois, la maladie affreuse
Fuit à jamais de son corps virginal.

O vierge, etc.

Fidèle à Dieu, dans cette solitude
La noble vierge établit son séjour ;
Là son esprit, libre d'inquiétude,
N'entendra plus les vains bruits de la cour.

O vierge, etc.

Elle méprise une gloire fragile,
Pour obéir à son divin époux ;
A ses leçons montrer un cœur docile,
Sera toujours son bonheur le plus doux.

O vierge, etc.

Creux des rochers, et vous, écho fidèle,
Répétez-nous les saints gémissements
Que cette douce et chaste tourterelle
Faisait entendre en ses ravissements.

O vierge, etc.

Bientôt le cœur de l'humble solitaire
Est consumé par le divin amour :
En souriant elle quitte la terre,
Pour s'envoler au céleste séjour.

O vierge, etc.

Son âme admise aux divins tabernacles
N'en est que plus favorable à nos vœux ;
Ses ossements opèrent des miracles,
Son œil sur nous veille du haut des cieux.

O vierge, etc.

Gévaudanais, rendons à sa mémoire
Le tendre et pur hommage de nos cœurs :
Chantons son nom, ses vertus et sa gloire ;
En l'imitant, méritons ses faveurs.

O vierge amie
Du divin Roi !
Sainte Enimie,
Conduis-nous avec toi,
Dans la patrie
Où triomphe la Foi.





TABLE

	Pages
INTRODUCTION.....	VII
CHAPITRE I. — Naissance de sainte Enimie. — — Ses premières vertus. — Elle fait vœu de virginité. — Sa piété envers les églises. — Sa charité pour les pauvres et les malades.....	1
CHAPITRE II. — Les parents de sainte Enimie veulent la marier. — Sa généreuse résistance pour demeurer fidèle à son vœu de virginité...	13
CHAPITRE III. — Sainte Enimie, dans sa désola- tion, supplie le Seigneur de lui ravir la beauté corporelle. — Elle est frappée de la lèpre....	20
CHAPITRE IV. — Un ange apparaît à sainte Enimie pour lui dire qu'elle obtiendra sa guérison en se baignant dans les eaux de la source de Burle, à Maudan. — Elle n'hésite pas à entreprendre un certain voyage.....	27
CHAPITRE V. — Sainte Enimie se baigne une pre- mière fois dans les eaux de Burle. — Sa gué- rison. — Elle est de nouveau frappée de la lèpre.....	40
CHAPITRE VI. — Après une seconde rechute, sainte Enimie obtient sa guérison définitive.....	48

CHAPITRE VII. — Sainte Enimie, avec ses compagnes et d'autres gens de sa suite, fonde une communauté religieuse auprès de la source de Burie. — Elle se retire ensuite dans une grotte solitaire, où elle mène, avec une de ses compagnes, une vie angélique. — Elle a le don des miracles	56
CHAPITRE VIII. — Sainte Enimie fait bâtir un monastère avec deux églises. — Epreuve à laquelle est soumise sa foi. — Sainte Enimie reçoit la visite de saint Ilère, qui la délivre de son épreuve et la consacre abbesse.....	73
CHAPITRE IX. — Bienheureuse mort de sainte Enimie. — Ses funérailles. — Sa bien-aimée filleule ne tarde guère à la suivre dans la tombe.	81
CHAPITRE X. — Vaine tentative de Dagobert I ^{er} pour enlever les reliques de sainte Enimie....	91
CHAPITRE XI. — Invention des reliques de sainte Enimie.....	101
CHAPITRE XII. — Miracles opérés par la vertu des reliques de Sainte Enimie, à Mende, au Puy et dans le monastère de la sainte. — Conclusion.	111
Triduo préparatoire à la fête de sainte Enimie..	
Prières à sainte Enimie.....	121
Litanies en l'honneur de sainte Enimie.....	134
Cantique en l'honneur de sainte Enimie.....	140



EN VENTE :

chez **H. MASSEGUIN**, libraire à Mende

OUVRAGES DE PROPRIÉTÉ

Géographie de la Lozère, avec Atlas correspondant. (Ouvrage classique).

Bourel. **Dictionnaire géographique de la Lozère**.

L'abbé Baldit. **Glanes Gévaudanaises**. (Poésies patoises).

Abonnements à la *Semaine Religieuse de Mende*.

Librairie religieuse et classique, Papeterie en tout genre,
Articles de dessin, Papiers peints, Baguettes pour
cadres, Encadrements, Imagerie, Reliures anciennes
et modernes.

Mende, impr. C. PRIVAT.

